This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

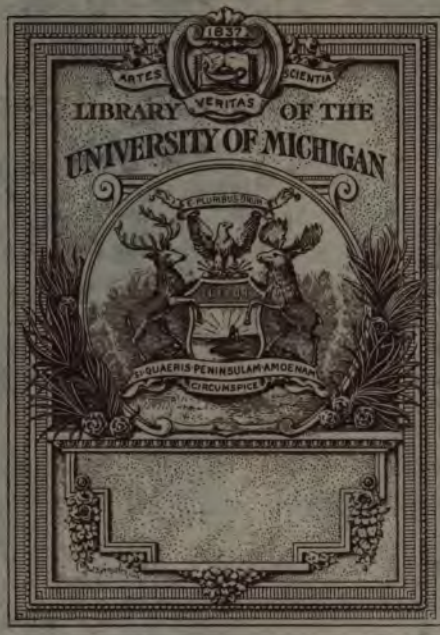
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

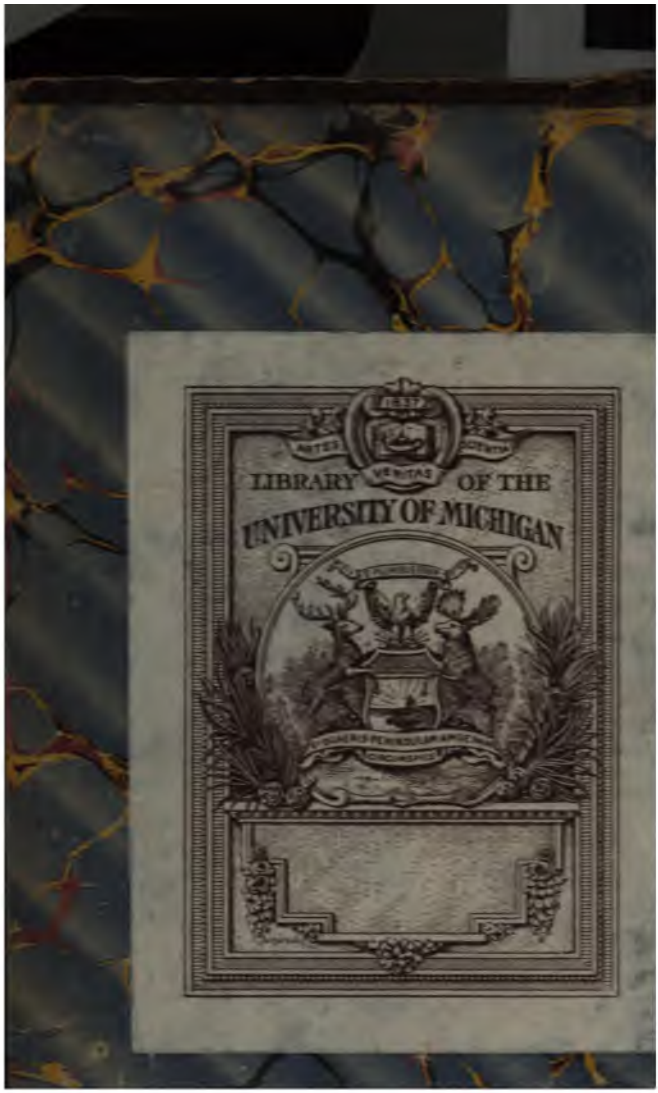
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

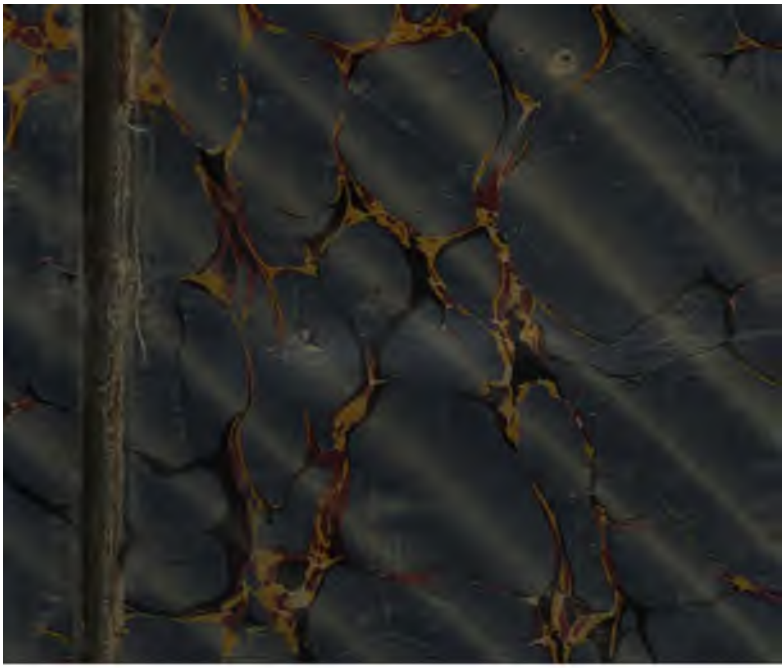
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

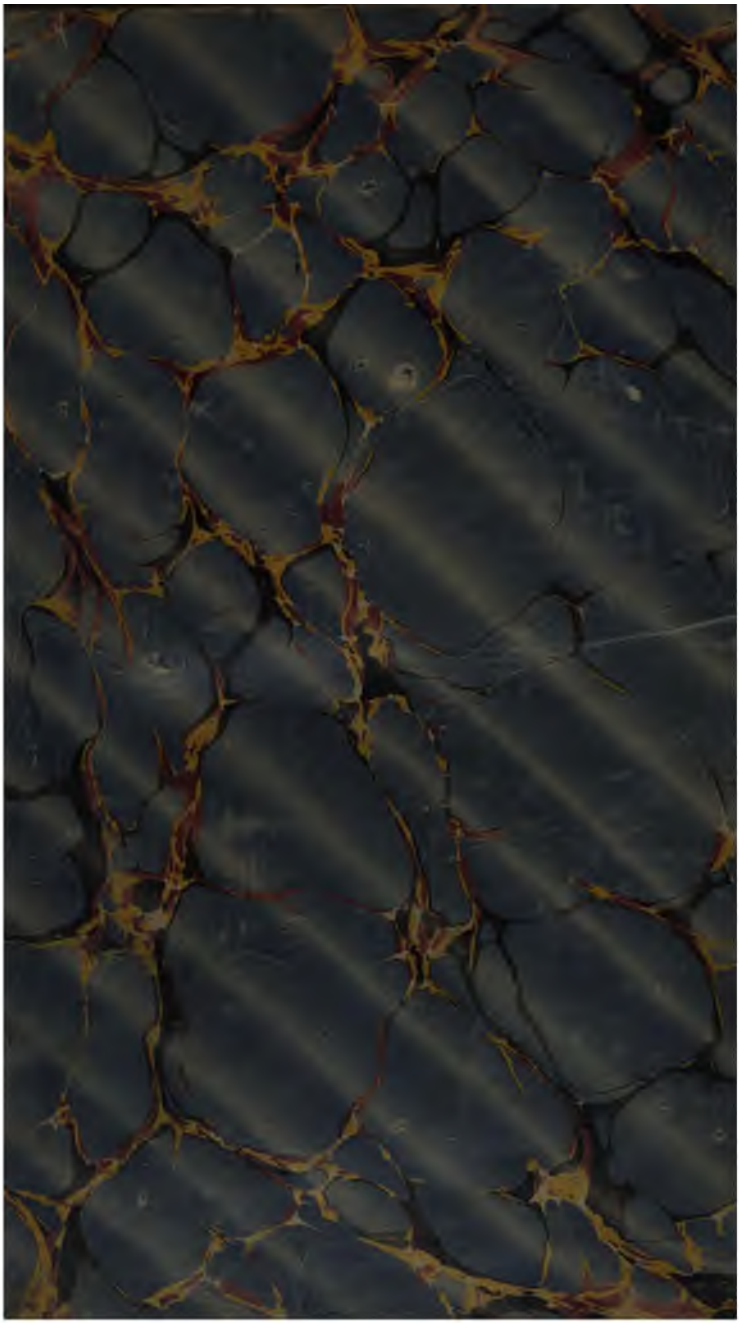
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

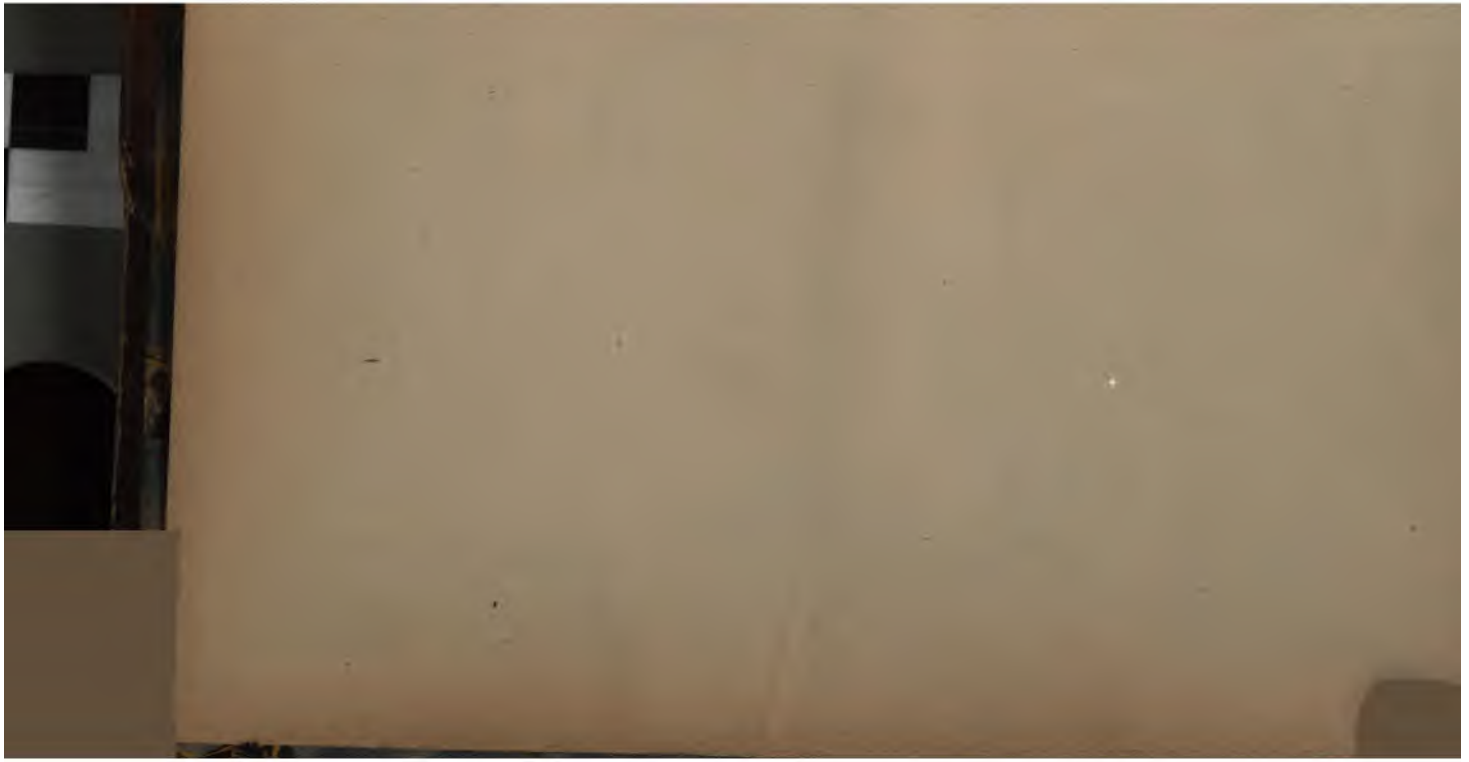

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





1843

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

MARIVAUX, PIRON, GRESSET
VOLTAIRE, J. J. ROUSSEAU

Le Legs.
Les Fausses Confidences.
Le Jeu de l'Amour et du hasard.
La Métromanie.
Le Méchant.
Nanine ou le Préjugé vaincu.
Le Devin du village.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

TOME V

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège

TYPOGRAPHIE

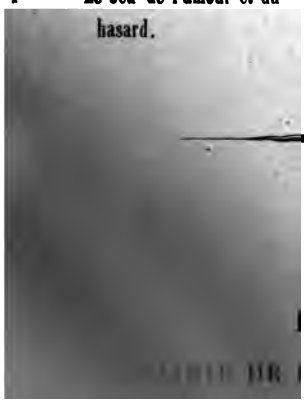
CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

MARIVAUX — PIRON — GRESSET
VOLTAIRE — J. J. ROUSSEAU

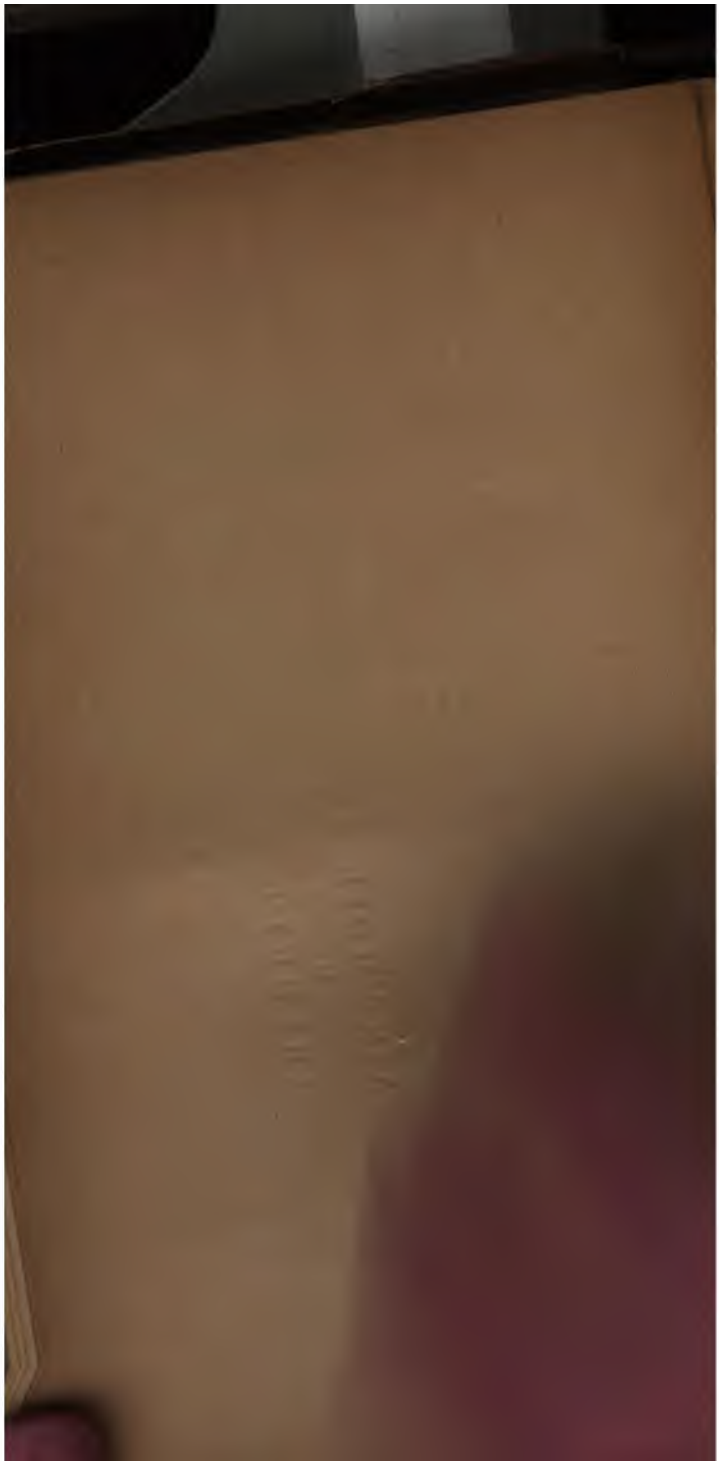
Le Legs.
Les Fausses Confidences.
Le Jeu de l amour et du hasard.
La Métromanie.
Le Méchant.
Nanine ou le préjugé vaincu.
Le Devin du village.



ARIS

IN-DIDOT ET Cie

UT, RUE JACOB, 56



MARIVAUX.

LE LEGS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR MARIVAUX.

Pierre Carlet Chamblain de Marivaux naquit à Paris en 1688. Il était d'une ancienne famille de robe, qui avait fourni des magistrats au parlement de Rouen. Son père, directeur de la monnaie de Riom, le fit élever avec soin, mais ne lui laissa pour fortune que les avantages de cette éducation. Dès sa jeunesse, il annonça la finesse et l'activité d'esprit dont il donna tant de preuves, en créant un genre de littérature auquel, par une sorte de persiflage peu fondé, on a donné son nom; car le mot de *marivaudage* fut inventé pour désigner les caprices des gens futiles, et les ouvrages de Marivaux sont encore là pour montrer qu'il n'est pas facile de faire aussi bien que lui. Sans doute on ne peut nier qu'il n'attachât beaucoup d'importance aux nuances de l'esprit, aux petits intérêts de la coquetterie; mais il révéla en même temps une connaissance approfondie du cœur humain. Admis, dès son début dans le monde, chez les femmes opulentes de Paris, qui mettaient alors de l'amour-propre à protéger les gens de lettres, il y contracta cette affectation de langage, cette grande recherche d'expressions détournées de leur sens naturel, qui rendent son dialogue si contourné, si difficile à retenir; mais, habile à deviner toutes les secrètes pensées des femmes et à se rendre compte de toutes leurs sensations, il sut disposer avec une adresse infinie les ressorts d'une petite intrigue, et filer avec art les scènes galantes : « Jamais, dit la Harpe, on ne mit tant d'apprêt à vouloir être simple. » Malgré tout, il plaira toujours aux femmes et aux gens d'esprit, parce que ses défauts sont en quelque sorte ses qualités, et parce que sa subtilité est un travail pour l'intelligence.

Marivaux, à peine sorti du collége, écrivit pour le théâtre : sa comédie du *Père prudent et équitable*, composée à Limoges par suite d'un défi, ne fut jamais représentée ; cette pièce est tombée dans l'oubli, ainsi qu'une foule d'autres composées pour des théâtres de société. Le nombre de ses ouvrages est si considérable, qu'on ne pourrait se flatter de les rappeler tous. Depuis 1720, époque de ses premiers succès, jusqu'en 1746, il ne cessa d'écrire pour le Théâtre-Italien, et pour les Comédiens français. Il fit même des romans, qui ne sont pas les moins estimés de ses travaux. *Marianne* offre encore aujourd'hui une lecture attachante, et quatre de ses comédies sont au nombre de celles que les comédiens représentent le plus souvent : l'*Épreuve*, les *Fausses confidences*, le *Legs*, et les *Jeux de l'amour et du hasard*, suffiraient seules à sa réputation.

Marivaux fut élu membre de l'Académie française en 1743, à l'unanimité, bien qu'il eût Voltaire pour compétiteur. Il mourut à Paris en 1763, âgé de soixante-quinze ans, regretté de tout le monde. Quoique son revenu fût fort médiocre, il trouvait le moyen de faire une pension à une jeune orpheline, qu'il avait détournée de la carrière théâtrale pour la placer dans une maison religieuse. Il disait que pour être sage, il fallait l'être trop. Cette maxime, qu'il mit en usage, [illegible] appliquée par son ami Helvétius, qui [illegible] ments de sa vie.

LE LEGS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 11 JUIN 1736.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la Comtesse.
LÉPINE, valet de chambre du Marquis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La demarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs; à charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cent mille; cela est à son choix : mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse. D'ailleurs il est déjà assez riche par lui-même. Voilà encore une sucession de six cent mille francs qui lui vient à laquelle il ne s'attendait pas. Et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours; et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit [illegible] comtesse est une femme brusque, qui aime [illegible], à être la maitresse. Le marquis est un

homme doux, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît : c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient : elle n'est plus de cette grande jeunesse; il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien qu'elle serait charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs, qu'il faudra qu'on vous donne, si l'on ne vous épouse pas; et puis, quand le marquis et la comtesse s'aimeraient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle; et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à cette campagne chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je n'épouse point le marquis.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

SCÈNE II.

LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE tire quelque argent de sa poche.

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, refusant d'abord.

Au moins, madame, faudrait-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez, je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serais volontiers de l'avis de mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien, et voici de quoi il est question. Le marquis, votre maître, vous estime, Lépine?

LÉPINE, froidement.

Extrêmement, madame : il me connaît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

[illegible], madame, de toutes ses pensées incontinent j'en ai copie : [illegible]ait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

[illegible], vous êtes sur le même ton avec la comtesse?

LISETTE.

[illegible], madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le marquis aime la comtesse : me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien ; mais patience : nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Eh ! soupçonnez-vous qu'il l'aime ?

LÉPINE.

Ces soupçons, j'en ai de violents. Je m'en éclaircirai bientôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au marquis, madame.

LÉPINE.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse? et vous, Lisette, disposer la comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, rendant l'argent.

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve, elle est tranquille, son état est heureux ; ce serait dommage de l'en tirer : je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, froidement.

Quant à moi, je garde mon lot ; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le marquis vit dans le *célibat ; mais le mariage*, il est bon, très-bon ; il a ses peines, cha-

que état a les siennes; quelquefois le mien me pèse : le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'est marié de tout temps, on se mariera toujours : on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginais que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espère que vous passerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Adieu, Lisette : vous ferez ce qu'il vous plaira; je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCÈNE III.

LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avais pas envisagé vos grâces; je ne connaissais pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant : c'est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figurait que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien ! elle se figurait mal.

LÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis ! oh ! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi ! monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh ! très-galant.

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui dà. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc ! Est-ce là ce Lépine que vous connaissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étais un garçon assez revenant; mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Écoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditait de vous communiquer ses sentiments.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations, la comtesse les épouvante. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions *ces deux personnages*. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront

bonnement en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari, par la douce habitude de me voir. Eh donc! Parlez, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est ce mon amour qui vous déplait?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup; mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maitres se marieront: que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en serait pas si bonne, entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrais beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir; laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, froidement.

Je les ai vues, mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe.

(Elle veut s'en aller.)

LÉPINE, l'arrêtant.

Permettez que je reparte. Vous calculez; moi de même. Selon

vous, il ne faut pas que nos gens se marient : il faut qu'ils s'épousent, selon moi ; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque. Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis !

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis !

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître, qui nous arrive.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! vous voici, Lisette? Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, monsieur ; mais je m'en allais.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avais pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paraissez une très-bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a longtemps que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

C'est qu'entre nous il n'y a pas de femme que j'aime tant qu'elle

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui! de l'amour, de l'inclination; comme tu voudras; le nom n'y fait rien : je l'aime mieux qu'une autre; voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse; et, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurais que lui dire : de sorte que j'ai rêvé qu'il serait bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais il fallait rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines; (montrant Lépine) et si ce garçon-là te convenait, je vous ferais un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, froidement, et sans regarder Lisette.

Derechef recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le marquis. Si je parlais de vos sentiments à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerais avec elle; je vous y brouillerais vous même. Ne la connaissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis! cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, froidement.

Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de mademoiselle; n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette: ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCÈNE V.

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

N'exigez rien. Ne gênons point mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je ne vous chéris ni plus ni moins: gardez-moi votre cœur; c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié!

LA COMTESSE, tenant une lettre.

Tenez, Lisette; dites qu'on porte cette lettre à la poste. En voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, riant.

Bon, votre procès! une affaire de dix mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-*vous* cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourrait être quelqu'un de Paris qui vous aurait fait une confidence. En tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connaissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une autre chose : le marquis n'a ici qu'un valet de chambre, dont il a peut-être besoin; et je voulais lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le porterait avec le mien. Où est-il, le marquis? l'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeste! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion.

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris. Vôtre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt; moi, je vais le flatter : c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici?

LISETTE.

Eh! le marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avais garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon homme? Dis donc un air franc et ouvert, à la bonne heure; il sera reconnaissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal; en mille ans, on ne le devinerait pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal : c'est un fort honnête homme, qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marqué en mille occasions d'une manière fort obligeante.

LISETTE

Non, madame; c'est de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme. Il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; et ce n'est pas de ces gens-là que je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance : n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais... oui, sans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant : il fallait y prendre garde; c'est un ami que je veux conserver. Et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette; il valait mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout : il voulait que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvais pas m'en mêler; que je

me brouillerais avec vous si je vous en parlais : que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien? Quelle grossièreté! Ah! que c'est mal parler! Son congé! Et même est-ce que je vous aurais donné le votre? vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il était si simple de vous en tenir à lui dire : Monsieur, je ne saurais; ce ne sont pas là mes affaires; parlez-en vous-même. Et je voudrais qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh non, madame : il était impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Evitez le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter? lui qui me voit? Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croirait que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, à part.

Hum! il y a quelque chose. (Haut.) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échapperais aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudrait donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non; partez. S'il me parle, je sais répondre.

LISETTE, à part.

Ma foi! cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE.

Elle avait la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables :

il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a désir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun! Il ne saurait l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute. (Appelant le marquis.) Monsieur, venez prendre audience; madame l'accorde.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine : j'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces; et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux! Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

AU MARQUIS.

Oh bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je le veux? Manquez-vous de confiance? Ah! je

vous prie, ne me ménagez point : vous pouvez tout sur moi, marquis ; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand' peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis ; car vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup ; cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense ; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui ; et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh ! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre ! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses grâces. Il faudrait toujours l'entretenir de compliments ; et moi ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne ; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah, ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple ! Vous plaisez sans y songer ; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable ; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, marquis ! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a désir de vous consulter ; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun ! Il ne saurait l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine ; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute. (Appelant le marquis.) Monsieur, venez prendre audience ; madame l'accorde.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh ! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, marquis ? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine : j'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces ; et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux ! Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

AU MARQUIS.

Oh bonne ! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je le veux ? Manquez-vous de confiance ? Ah ! je

vous prie, ne me ménagez point : vous pouvez tout sur moi, marquis ; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand' peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis ; car vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup ; cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense ; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui ; et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh ! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre ! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses grâces. Il faudrait toujours l'entretenir de compliments ; et moi ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne ; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah, ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple ! Vous plaisez sans y songer ; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable ; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, marquis ! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! j'en connais qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh ! qui sont-ils, marquis? Quelques amis comme vous, sans doute.

LE MARQUIS.

Bon, des amis ! Voilà bien de quoi : vous n'en aurez encore de longtemps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, riant.

Comment? Vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez : mais quand je serais autre chose, il n'y aurait rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je ne laisserais pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh, charmante ! Et je serais bien heureux si Hortense vous ressemblait ; je l'épouserais d'un grand cœur : et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois ; et ce serait encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, par exclamation.

Oui ! vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon âme

LA COMTESSE, en souriant.

Je m'en suis doutée, marquis.

LE MARQUIS

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non ; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Et pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà ?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connaissez qu'elle; c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon ; il n'y a personne comme elle ; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, marquis, épousez-la, et laissez là Hortense : il n'y a point à hésiter; vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je songe à une chose : n'y aurait-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme un autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'est bien dit, un autre moi-même !

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cent mille francs?

LE MARQUIS.

C'est que Hortense aime le chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir

l'épouser : elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui dà, vous pouvez la tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera; je n'en sais rien : vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise! Eh! mais en êtes-vous encore là? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger. Entendez-vous? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense allait vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espère que non. En tout cas, je lui payerais la somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! elle serait donc bien difficile? Mais, marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité? Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin; et, tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Et cela devrait être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée : que craignez-vous? Il est louable de penser

modestement sur soi ; mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, marquis, parlez; tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas ! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, et de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! cela ne serait pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amants, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie ; comment le haïrais-je ? Non, certes ; et il y a tel homme à qui je pardonnerais de m'aimer, s'il me l'avouait avec cette simplicité de caractère, tenez, que je louais tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce ; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS.

Ce serait bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE, à part.

Il est bien question de ma santé ! (tant.) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même : l'œil le plus vif, le teint le plus frais...

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser ?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser ? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh ! si c'était vous ? il n'y aurait que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment ! si c'était moi ? Est-ce de moi qu'il s'agit ? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites ?

LE MARQUIS

Oh! point du tout. Quand ce serait vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne dirait-on pas que tout est perdu? Calmez-vous Prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous, de bien mauvaise humeur. Ah! tout à l'heure, à votre avis, on avait si bonne grâce à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A personne, madame, à personne. Je ne dirai plus mot. Êtes-vous contente? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, à part.

Quel original! (Haut.) Eh! qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! Avec la qualité d'original, dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquait plus que celle de rêveur. Au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, comtesse; n'en soyons pas moins bons amis; et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

(Il s'en va.)

LA COMTESSE.

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCÈNE X.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, arrêtant le marquis, prêt à sortir.

Monsieur le marquis, je vous prie, ne vous en allez pas; nous avons à nous parler, et madame peut être présente.

SCÈNE X.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez. Je me flattais que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vou prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous re garde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui, il faut que je vous épouse; cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival; c'est le chevalier, qui est parent de madame; que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici. Et comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce; je la prends, madame.

HORTENSE.

Voilà donc qui est arrêté. Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris; il est de bonne heure; envoyons chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

HORTENSE, allant au-devant du chevalier.

Il accepte ma main, mais de mauvaise grâce; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas, et ne dites mot. (Haut.) Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le marquis et moi : il veut tout à l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE.

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (Elle l'appelle.) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, à part.

Cette sotte!

SCÈNE XII.

LÉPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vite, vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le marquis.

LÉPINE, au marquis.

Nous avons une partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre ; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas ? La fièvre le travaillait quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, d'un air indifférent.

Il n'y a qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il était le sien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, marquis.

LE MARQUIS, à Hortense.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre ? quand je me fâcherais, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (A Lépine.) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire.

(Elle feint de se retirer avec le chevalier.)

SCÈNE XIII.

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Si je lui offrais cent mille francs ? Mais ils ne sont pas prêts ; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi ; je les ai à Paris. Rappelez-les ; votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Madame, voulez-vous bien revenir ? C'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout à fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition, monsieur le marquis ! Vous m'avez donc trompée ? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous ? On prétend aussi que vous ne m'aimez point ; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt ; partageons le différend en deux : il y a deux cent mille

francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

LE CHEVALIER, à Hortense, à part.

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur? Cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser; et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, finissons, monsieur; je vous épouserai : il n'y a que cela à dire.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, arrêtant le chevalier.

Restez, chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER, avec un effroi hypocrite.

C'est une chose affreuse : il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère : elle sera ma femme; mais, en revanche, je serai son mari; c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerais pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serais d'avis qu'on les empêchât absolument

de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, à part.

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (Haut.) Que voulez-vous que j'y fasse, comtesse? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment! que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu, car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que c'est précisément ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse, elle ne le sera pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'altérerait; je la verrais se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur; et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme mercenaire aussi, mon petit cousin? je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs sont parfaitement bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. Ah ciel ! moi qui vous estimais ! Quelle avarice sordide ! quel cœur sans sentiment ! Et de pareilles gens disent qu'ils aiment ! Ah ! le vilain amour ! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, brusquement.

Ni moi plus rien à entendre. Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortense ; après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah ! non : voilà qui est fini ; je ne saurais le mépriser davantage.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien ! suis-je assez à plaindre ?

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser ! Non, parbleu ! je n'irai pas m'incommoder jusque-là : je ne pourrais pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête ? A l'égard du reste, on tâchera de vous le faire.

LE MARQUIS.

Eh ! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre ? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure ; mais, dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle ; elle serait trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chère ! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Se-

riez-vous capable de sentiments si mesquins? Il vaudrait mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien, que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerais-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimais.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez : car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse, à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paraît bien fort, marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, impatiente, et d'un ton sérieux.

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout à fait raisonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurais eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, marquis. Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en sais qu'un, qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bonsoir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE.

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la

tête que je ne l'aime point? Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCÈNE XVII.

LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés, monsieur le marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étais un serviteur excellent.

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste.

LA COMTESSE, brusquement.

Cela se peut bien.

LÉPINE.

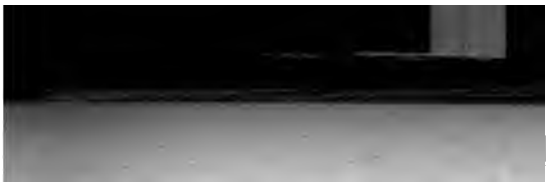
Madame, enseignez à monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternait. Dans l'excès de mon zèle je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurais enterré, sandis! le tout par affection; et néanmoins on me gronde. (S'approchant de la comtesse d'un air mystérieux.) Je sais au demeurant que monsieur le marquis vous aime.

LA COMTESSE, brusquement.

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Eh oui, madame! vous êtes le tourment de son cœur. Lisette le sait: nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots



pour exciter votre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne ferait votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'était donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne. L'impertinente! La voici. Va, laisse-nous : je te raccommoderai avec ton maître; dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCÈNE XVIII.

LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE, à Lisette.

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIX.

LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, madame. La poste n'était point partie. Eh bien, que vous a dit le marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venais pour vous le conseiller. (A part.) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui : vous ne gagneriez plus tant avec moi si j'avais un mari, avez-vous dit à Lépine? Penserait-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah! le coquin! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, madame; que par là il a intérêt que vous épousiez son maître; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, Lépine a cru que je le desservais auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirais : et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnaissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimeriez-vous moins quand vous seriez mariée? En seriez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne pense pas.

LISETTE.

Surtout avec le marquis, qui de son côté est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est-ce que j'y perdrais? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin, je pense si différemment, que je venais actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savais pas que Lépine vous aimait; et cela change tout, c'est un article qui te justifie. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu voulais me dire?

LISETTE.

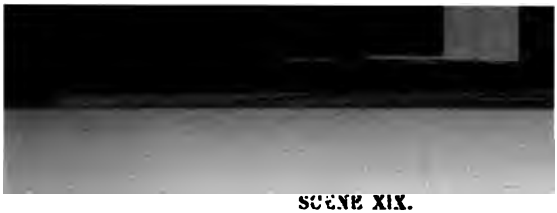
Que je songeais que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir un maître.



LA COMTESSE.

Cela est encore vrai; ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instants de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le marquis vous délivrerait de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez pas de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens. On peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimait, et mon premier mouvement a été d'en paraître étonnée: c'était bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvais pas le souffrir, en un mot,

je le déteste, je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part ; moyennant quoi je ne saurais le désabuser sans lui dire : Monsieur, vous ne savez ce que vous dites ; et ce serait me jeter à sa tête : aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh ! c'est une autre affaire ; vous avez raison : ce n'est pas ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon ! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là ; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh ! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensais ; c'est ce que j'allais vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non : je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment : ce n'est pas vous qui vous en aviserez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qui il en aura l'obligation ; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine : mais ce n'est pas la peine ; voilà le marquis, et je vous laisse.

SCÈNE XX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire ; mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, comtesse.

LA COMTESSE.

Oui ; c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service : il craint que vous ne le congédiiez, et vous m'obligerez

de le garder; c'est une grâce que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop longtemps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierais, puisque je ne saurais m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, riant.

Ah! ah! ah! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrais ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des grâces! A quoi me serviraient-elles? N'a-t-il pas plus à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une maladresse! Ce n'est non plus à moi que vous répondez, qu'à celui qui ne vous parla jamais; et cependant, monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que

Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. Mais voyons, que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterais? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répondre? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais, non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis. Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites?

LA COMTESSE.

Je n'y saurais tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien! madame, je vous aime. Qu'en pensez-vous? et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! ce que j'en pense? que je le veux bien, monsieur; et, encore une fois, que je le veux bien; car si je ne m'y prenais pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah! vous le voulez bien! Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi votre main, que je la baise.

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, marquis? Mais vous baisez la main de la comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse, marquis. (*A la comtesse.*) Comtesse, voilà le dénoûment que nous attendions.

LA COMTESSE, en s'en allant.

Eh bien! vous n'attendrez plus.

FIN DU LEGS.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1736.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, fille de madame Argante.
DORANTE, neveu de M. Remi.
M. REMI, procureur.
MADAME ARGANTE.
LUBIN, valet d'Araminte.
DUBOIS, ancien valet de Dorante
MARTHON, suivante d'Araminte.
LE COMTE.
UN DOMESTIQUE, parlant.
UN GARÇON joaillier.

La scène est chez madame Argante.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN, introduisant Dorante.

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle. Mademoiselle Marthon est chez madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

LUBIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne : nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie, ce n'est pas la peine; ne vous détournez point.

LUBIN.

Voyez, monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de madame d'être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je; je serai bien aise d'être un moment seul.

LUBIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS, entrant avec un air de mystère.

DORANTE.

Ah! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettais.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, M. Remi n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait. (Il cherche, et regarde.) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à M. Remi, votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui. Il la prévint hier; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici; qu'il me présenterait à elle; qu'il y serait avant moi, ou que, s'il n'y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marthon. Voilà tout, et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paraît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible

à la bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te récompenser de ton zèle; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, monsieur. Tenez, en un mot, je suis content de vous : vous m'avez toujours plu; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnaître tes sentiments pour moi? Ma fortune serait la tienne; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tou ce qu'il y a de mieux; veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances : et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien! votre bonne mine est un Pérou; Tournez-vous un peu, que je vous considère encore : allons, monsieur, vous vous moquez; il n'y a point de plus grands seigneurs que vous à Paris. Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible : il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimère!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable.

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en vous épousant : vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue, et vous l'aimez ?

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh ! que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes ; entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître ; et il parlera. Adieu, je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être M. Remi : nous voilà embarqués, poursuivons. (Il fait quelques pas, et revient.) A propos, tâchez que Marthon prenne un peu de goût pour vous : l'amour et moi nous ferons le reste.

SCÈNE III.

M. REMI, DORANTE.

M. REMI.

Bonjour, mon neveu : je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marthon va venir ; on est allé l'avertir. La connaissez-vous ?

DORANTE.

Non, monsieur. Pourquoi me le demandez-vous ?

M. REMI.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins !

DORANTE.

Je le crois.

M. REMI.

Et de fort bonne famille : c'est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre ; homme un peu dérangé, sa fille est

restée sans bien. La dame d'ici a voulu l'avoir; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marthon a d'ailleurs une vieille parente asthmatique, dont elle hérite, et qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous?

DORANTE sourit, à part.

Eh !... mais je ne pensais pas à elle.

M. REMI.

Eh bien ! je vous avertis d'y penser; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu; je dis rien qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai, sans compter que je puis me marier. Je n'en ai point d'envie; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent ! Avec une femme on a des enfants, c'est la coutume; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toutes vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur; et c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMI.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marthon : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve. (Dorante s'écarte un peu.)

SCÈNE IV.

M. REMI, MARTHON, DORANTE.

MARTHON.

Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avais affaire chez madame.

M. REMI.

Il n'y a pas grand mal, mademoiselle; j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là ? (Montrant Dorante.)

MARTHON, riant.

Et par quelle raison, monsieur Remi, faudrait-il que je vous le dise ?

M. REMI.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTHON

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMI.

Tout de bon? C'est lui dont j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne : il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi, quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTHON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMI.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (Marthon sourit.) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup : pourquoi les enfants ne s'aimeraient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, embarrassé.

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMI.

Voyez comme il vous regarde! Vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTHON.

J'en suis persuadée : monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMI.

Bon! bon! il faudra voir. Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTHON, riant.

Je craindrais d'aller trop vite.

DORANTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTHON, riant.

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMI, joyeux.

Ah! je suis content : vous voilà d'accord. Oh! ça, mes enfants (Il leur prend la main à tous les deux), je vous fiance, en attendant

mieux. Je ne saurais rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce.

(Il sort.)

MARTHON, riant.

Adieu donc, mon oncle.

SCÈNE V.

MARTHON, DORANTE.

MARTHON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme M. Remi expédie! Votre amour me paraît bien prompt : sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, mademoiselle.

MARTHON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient; et comme, grâce aux arrangements de M. Remi, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, mademoiselle.

MARTHON, en le voyant sortir.

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE.

Marthon, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce vous? qui le en veut?

MARTHON.

Non, madame; c'est à vous-même.

ARAMINTE, d'un air assez vif.

Eh bien! qu'on le fasse venir : pourquoi s'en va-t-il?

MARTHON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de M. Remi, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui? Il a vraiment très-bonne façon.

MARTHON.

Il est généralement estimé; je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marthon, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre. N'en dira-t-on rien?

MARTHON.

Et que voulez-vous qu'on dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est M. Remi qui me le donne, c'en est assez; je le prends.

MARTHON, comme s'en allant.

Vous ne sauriez mieux choisir. (Et puis revenant.) Êtes-vous convenus du parti que vous lui faites? M. Remi m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTHON, hésitant de partir.

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui; comme il voudra : qu'il vienne.

(Marthon va dans la coulisse.)

SCÈNE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTHON.

MARTHON.

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, monsieur : je suis obligée à M. Remi d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espère, madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.

MARTHON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, monsieur; c'est une affaire terminée; je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires, apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, madame; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très-bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; et si, dans la suite, il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTHON.

Voilà madame; je le reconnais.

ARAMINTE.

Il est vrai, je suis toujours [illegible] de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu[illegible] mérite en ont une éclatante [illegible] dans les personnes de [illegible] plus?

Pas tout à fait [illegible]

[illegible]

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine ; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marthon ?

MARTHON.

Il n'y a qu'à prendre Lubin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler. Lubin, parlez à madame.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON, LUBIN,

UN DOMESTIQUE.

LUBIN.

Me voilà, madame.

ARAMINTE.

Lubin, vous êtes à présent à monsieur; vous le servirez, je vous donne à lui.

LUBIN.

Comment ! madame, vous me donnez à lui ? Est-ce que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTHON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

LUBIN, comme pleurant.

Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé ; je n'ai pas mérité ce traitement, je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé ; je te payerai pour être à monsieur.

LUBIN

Je représente à madame que cela ne serait pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages ; autrement je friponnerais madame.

ARAMINTE.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTHON.

Tu es bien sot! Quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis, Fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas?

LUBIN.

Toujours.

MARTHON.

Eh bien, ce sera monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de madame et par son ordre.

LUBIN.

Ah! c'est une autre affaire. C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTHON.

Voilà ce que c'est.

LUBIN.

Vous voyez bien que cela méritait explication.

UN DOMESTIQUE.

Voici votre marchand qui vous apporte des étoffes, madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous éloignez pas.

SCÈNE IX.

DORANTE, MARTHON, LUBIN.

LUBIN.

Oh! çà, monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTHON.

Ce faquin, avec ses comparaisons! Va-t'en.

LUBIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, [illegible] vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi [illegible]

(Dorante rit.)

MARTHON.

Allons, laisse-nous : madame le payera; n'est-ce pas?

LUBIN.

Pardi! monsieur, je ne vous [illegible] rait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Lubin, tu as raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

LUBIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise pour le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

LUBIN, s'en allant.

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai je vous la promets excellente. (à part.) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard!

SCÈNE X.

DORANTE, MARTHON; MADAME ARGANTE, qui arrive un instant après.

MARTHON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame; elle paraît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

Mme ARGANTE, femme brusque et vaine.

Eh bien, Marthon! ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit. J'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour monsieur le comte, qui lui en avait retenu un. Du moins, devait-elle attendre, et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espèce d'homme est-ce?

MARTHON.

C'est monsieur, madame.

Mme ARGANTE.

Eh! c'est monsieur? Je ne m'en serais pas doutée; il est bien jeune.

MARTHON.

A trente ans on est en âge d'être intendant de maison, madame.

Mme ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame.

Mme ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, madame ; je n'ai encore été chez personne.

M^me ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

MARTHON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires : il est fils d'un père extrêmement habile.

M^me ARGANTE, à Marthon, à part.

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant ? Il n'en a non plus l'air...

MARTHON, à part aussi.

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

M^me ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, madame ?

M^me ARGANTE.

Connaissez-vous monsieur le comte Dorimont ? C'est un homme d'un beau nom. Ma fille et lui allaient avoir un procès ensemble, au sujet d'une terre considérable ; il ne s'agissait pas moins que de savoir à qui elle resterait, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche : mais madame la comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair avec des personnes [illegible] destinction, qu'il me tarde de [illegible] je serais charmée [illegible] , et plus que [illegible] en [illegible]

[illegible]

[illegible]

Ma fille n'a qu'un défaut ; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation : le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, doucement.

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

Mme ARGANTE, vivement.

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez : gardez votre petite réflexion roturière, et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTHON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

Mme ARGANTE.

Morale subalterne, qui me déplait.

DORANTE.

De quoi est-il question, madame ?

Mme ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon ; que si elle plaidait, elle perdrait.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

Mme ARGANTE, à part, à Marthon.

Hum ! quel esprit borné ! (A Dorante.) Vous n'y êtes point ; ce n'est pas là ce qu'on vous a dit : on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, madame, il n'y aurait point de probité à la tromper.

Mme ARGANTE.

De probité ! J'en manque donc, moi ? Quel raisonnement ! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous ? C'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

Mme ARGANTE, à part, à Marthon.

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DORANTE, MARTHON.

DORANTE.

Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTHON.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTHON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTHON.

Oh! çà, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre : c'est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet de M. Remi, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marthon, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTHON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse; et, si elle n'était pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme?

MARTHON

Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le comte est un hon-

nête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient; elle a à vous parler, je me retire: méditez sur cette somme; vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis plus si fâché de la tromper.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mère?

DORANTE.

Oui, madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui; mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirais plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est: on me veut marier avec monsieur le comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE.

Je le sais, madame, et j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout à l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que, si dans votre procès vous avez le bon droit de votre

cité, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce mariage; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole! Votre fidélité ne me surprend point; j'y comptais. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit; je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, madame; mon zèle et mon attachement en augmentent, voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables! Cela serait plaisant.

DORANTE.

Madame, par toute la reconnaissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point monsieur le comte...

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Madame la marquise se porte mieux, madame (il feint de voir Dorante avec surprise), et vous est fort obligée... fort obligée de votre attention.

(Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, regardant toujours Dorante.

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARA

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, à Dorante.

Je n'ai point achevé ce que je voulais vous dire; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, surprise.

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remi, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est monsieur Remi qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant! et c'est monsieur Remi qui vous l'envoie! Hélas! le bonhomme, il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi, est-ce que tu le connais?

DUBOIS.

Si je le connais, madame! si je le connais! Ah! vraiment oui; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de

quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a pas de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, j'en suis tout émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (Il se touche le front.) C'est à la tête que son mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête!

DUBOIS.

Oui, il est timbré; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve! il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu: je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore. Otez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, un peu boudant.

Oh bien, il sera ce qu'il voudra, mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un esprit renversé, et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine! car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez: pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connais, cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours: c'est vous, madame.

ARAMINTE.

Moi ! dis-tu ?

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien eu effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh ! juste ciel ! le pauvre garçon ! de quoi s'avise-t-il ?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence : elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille ; mais il n'est pas riche ; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi ! qui offraient de lui faire sa fortune, et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours. Je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, avec négligence.

Actuellement ?

DUBOIS.

Oui, madame, actuellement ; une grande brune très-piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. Je les tromperais, me disait-il ; je ne puis les aimer, mon cœur est parti : ce qu'il disait quelquefois la larme à l'œil ; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS.

Hélas ! madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison : c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse : il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié ; il ne remuait plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles ; il n'y avait

plus personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela se passerait, car je l'aimais. C'est le meilleur maître! Point du tout, il n'y avait plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié; et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, d'épier, depuis le matin jusqu'au soir, où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus; un garçon fort exact, et qui m'introduisait, et à qui je payais bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disait-il; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez mademoiselle celle-ci, c'est chez madame celle-là; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière; tous deux morfondus et gelés, car c'était dans l'hiver; lui, ne s'en souciant guère; moi, jurant par-ci par-là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le crut, et j'eus quelque repos : mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence! Au retour [illegible], il voulut me battre, tout bon qu'il est; je [illegible]. Mon bonheur ensuite m'a mis [illegible] mener, je le trouve parvenu à votre [illegible] querait pas contre la place d'un [illegible]

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis [illegible] me trompent, que je me [illegible] probité : ce n'est pas [illegible] de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs je ne sais que dire à monsieur Remi, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, madame.

ARAMINTE, vivement.

Oh! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant : et puis il n'y a pas tant de risque que tu le crois; au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait : ce serait même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui, c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourrait plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille; et puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, haussant les épaules.

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons, je patienterai quelques jours en attendant que j'en aie un autre. Au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi, je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi. Surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite; garde un profond secret, et que tout le monde, jusqu'à

Marthon, ignore ce que tu m'as dit : ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient ; va-t'en.

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, un moment seule.

La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, monsieur ; de quoi vous parlais-je ? je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets. Je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, madame. Vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avais envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail : je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah ! madame, vous avez eu la bonté de me

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisais pas réflexion que j'ai
le comte de prendre un intendant de sa main
qu'il ne serait pas honnête de lui marquer de
faut-il que je parle à celui qu'il m'

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ;
leur d'être renvoyé.

ARAMINTE, par faiblesse.

Je ne dis pas cela; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

ARAMINTE.

Eh! mais, oui; je tâcherai que vous restiez; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

ARAMINTE.

Attendons : si j'allais épouser le comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyais avoir entendu dire à madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs votre situation est si tranquille et si douce!

ARAMINTE, à part.

Je n'ai pas le courage de l'affliger... Eh bien! oui dà; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (En s'en allant.) Je n'oserais presque le regarder.

SCÈNE XVI.

DORANTE; DUBOIS, venant d'un air mystérieux, et comme passant.

DUBOIS.

Marthon vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Lubin est allé boire; j'ai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traite-t-on?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté. De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit?

DUBOIS, comme en fuyant.

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion; elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, charmé.

Sincèrement?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire; je crois que voici Marthon. Dis-lui que madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marthon. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII.

MARTHON, DUBOIS.

MARTHON.

Où donc est Dorante? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, brusquement.

Il dit que madame l'attend pour des papiers; il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat : pardi, je lui conseillerais...

MARTHON.

Ce ne sont pas là tes affaires; je suis les ordres de madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde : ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTHON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame.

MARTHON.

Eh bien! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non : mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTHON, riant.

Ah! ah! quelle idée! Va, tu n'y entends rien, tu l'y connais mal.

DUBOIS, riant.

Ah! ah! je suis donc bien sot?

MARTHON, riant en s'en allant.

Ah! ah! l'original, avec ses observations!

DUBOIS, seul.

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille : n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurais y trouver à redire. En tous cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre [illegible] vous n'y perdrez point ; je vous promets de [illegible] meilleure.

DORANTE, [illegible]

Non, madame ; si j'ai le malheur [illegible] plus à personne : et apparemment [illegible] tends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que [illegible]

J'avais encore [illegible] d'apprendre que [illegible]

pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps.

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, madame, il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remi?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMI.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMI.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refus.

Et d'où vient, monsieur?

M. REMI.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remi, ceci est un peu vif; vous prenez assez mal votre temps; et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez madame qu'elle ne me congédie.

M. REMI, brusquement.

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai : et la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

ARAMINTE, froidement.

C'est à lui de répondre.

M. REMI.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMI.

Hum! Quoi? entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente? entendez-vous?

DORANTE.

Oui, monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre, j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

M. REMI, d'un ton railleur, et traînant [illegible]

J'ai le cœur pris! Voilà qui est fâcheux. Ah, ah! [illegible] admirable! Je n'aurais jamais deviné la beauté de [illegible] ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la [illegible] pendant qu'on peut l'être de la femme. Est-ce là votre [illegible] berger fidèle?

[illegible]

Je ne saurais changer de [illegible]

M. R[illegible]

Oh! le sot cœur! Mon neveu, vous [illegible]

pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps.

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, madame, il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remi?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMI.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMI.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refus.

Et d'où vient, monsieur?

M. REMI.

Patience.

ARAMINTE.

pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois: c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps.

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, madame, il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remi?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMI.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMI.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refus.

Et d'où vient, monsieur?

M. REMI.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remi, ceci est un peu [illegible] votre temps; et j'ai refusé l'autre [illegible]

pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps.

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, madame, il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remi?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMI.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMI.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refus.

Et d'où vient, monsieur?

M. REMI.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remi, ceci est un peu si[illegible] vous prend votre temps; et j'ai refusé l'autre [illegible]

et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, doucement.

Ne le querellez point. Il paraît avoir tort, j'en conviens.

M. REMI, vivement.

Comment! madame, il pourrait...

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser, je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante; tâchez de vaincre votre penchant, si vous pouvez: je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas de moyen, madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMI, d'un air étonné.

Ceux qui aiment les beaux sentiments doivent être contents; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (A part.) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille.

(Elle sort.)

DORANTE, à part.

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III.

DORANTE, M. REMI, MARTHON.

M. REMI, regardant son neveu.

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux Petites-Maisons de la force? (Marthon arrive.) Venez, mademoiselle Marthon.

MARTHON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMI.

Dites-nous un peu votre sentiment: que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venant?

MARTHON.

Votre question est bien aisée à décider: ce quelqu'un rêve.

M. REMI, montrant Dorante.

Voilà le rêveur; et, pour excuse, il allègue son cœur, que vous avez pris : mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTHON.

Quoi, monsieur Remi ! c'est de Dorante que vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMI.

Tout juste ; et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTHON, avec un air de passion.

Vous vous trompez, monsieur ; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah ! Dorante, que je vous estime ! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMI.

Courage ! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée ! Pardi ! le cœur d'une femme est bien étonnant; le feu y prend bien vite.

MARTHON, comme chagrine.

Eh ! monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a tant de bonté pour moi, suppléera en partie, par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE.

Oh ! non, mademoiselle, aucune : vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais ; je me livre à mes sentiments, et ne regarde que moi là-dedans ; vous ne me devez rien, je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTHON.

Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

M. REMI.

Par ma foi, je ne m'y connais donc guère, car je le trouve bien plat. (A Marthon.) Adieu, la belle enfant : je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur, idiot; garde ta tendresse, et moi ma succession.

(Il sort.)

MARTHON.

Il est en colère; mais nous l'apaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

MARTHON.

C'est le comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc; il pourrait me parler de son procès; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

SCÈNE IV.

LE COMTE, MARTHON.

LE COMTE.

Bonjour, Marthon.

MARTHON.

Vous voilà donc revenu, monsieur?

LE COMTE.

Oui : on m'a dit qu'Araminte se promenait dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui avais retenu un intendant qui devait aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mère, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTHON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme; et si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait pas gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il était bien fait.

LE COMTE.

Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTHON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTHON.

Pardonnez-moi, monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y aurait-il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer; et, pour achever de la résoudre, il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle : elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant : s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTHON.

Oh non! ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis! ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTHON.

Laissez-moi faire.

SCÈNE V.

LE COMTE, LUBIN, MARTHON.

LUBIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre : savez-vous qui c'est?

MARTHON, brusquement.

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTHON.

Fais-le entrer.

LUBIN, le faisant sortir des coulisses.

Hé! le garçon! venez ici dire votre affaire.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE GARÇON, MARTHON, LUBIN.

MARTHON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendrait la prendre; mais

comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTHON.

N'est-ce pas vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle; c'est une autre personne.

MARTHON.

Et chez qui vous a-t on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur, qui s'appelle monsieur Remi.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est.

SCÈNE VII.

MARTHON, LE GARÇON.

MARTHON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remi, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTHON.

Un grand homme, qui s'appelle monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTHON.

Il me l'a dit; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait?

LE GARÇON.

Non; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTHON.

Eh bien! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paraît. La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera venu.

MARTHON.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTHON.

Sans difficulté. Allez. (A part.) Voici Dorante. (Au garçon.) Retirez-vous vite.

SCENE VIII.

MARTHON, DORANTE.

MARTHON, un moment seule et joyeuse.

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme! Monsieur Remi a raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Lubin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTHON, le regardant avec tendresse.

Que vous êtes aimable, Dorante! Je serais bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore...

MARTHON.

Point de mystère; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous : voici

comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voya
il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurais
ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son n

MARTHON.

N'est-ce pas vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle; c'est une au
personne.

MARTHON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur, qui s'appelle monsieur Remi.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? Montrez-nous
boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre de la donner q
celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Serait
ce-ci d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est.

SCÈNE VII.

MARTHON, LE GARÇON.

MARTHON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui; il a
vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remi, de chez
vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTHON.

Un grand homme, qui s'appelle monsieur [illegible]

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTHON.

Il me l'a dit; je vous de
portrait?

LE GARÇON.

Non; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTHON.

Eh bien! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paraît. La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera venu.

MARTHON.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTHON.

Sans difficulté. Allez. (A part.) Voici Dorante. (Au garçon.) Retirez-vous vite.

SCÈNE VIII.

MARTHON, DORANTE.

[illegible]

[illegible] Le charmant homme! Monsieur [illegible] temps qu'il me [illegible]

[illegible]

[illegible] qui vient d'ar- [illegible]

madame, avec sa mère et le comte; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, en s'en allant, et riant.

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTHON.

ARAMINTE.

Marthon, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTHON, d'un air rêveur.

Ce n'est rien, madame; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que monsieur le comte a été parti. Il n'a que faire de s'alarmer; il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTHON.

N'importe; c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n'est pas moi.

MARTHON.

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus...

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : monsieur le comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

ARAMINTE, vivement.

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit-là. Eh bien, Marthon?

MARTHON.

Eh bien, madame! voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTHON.

Oui, le mien. Eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

Mme ARGANTE

Je suis assez comme monsieur le comte; la chose me paraît singulière.

MARTHON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTHON.

Un très-aimable homme, qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentiments, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTHON.

Lui-même.

Mme ARGANTE.

Le fat! avec ses sentiments.

ARAMINTE, brusquement.

Eh! vous nous trompez: depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTHON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connaît.

ARAMINTE, vivement.

Donnez donc.

MARTHON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous allez voir.

(Araminte l'ouvre ; tous regardent.)

LE COMTE.

Eh ! je m'en doutais bien ; c'est madame.

MARTHON.

Madame ?... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte. (A part.) Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE.

(A part.) Et moi je vois clair. (A Marthon.) Par quel hasard avez-vous cru que c'était vous ?

MARTHON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y serait trompée. Monsieur Remi me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble ; Dorante est présent, et ne dit point non ; il refuse devant moi un très-riche parti ; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher celui à qui il appartient ; je l'interroge : à tout ce qu'il répond, je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme ; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi : je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le comte ; il y a eu quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises : mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTHON, d'un air sérieux.

Je ne crois pas.

Mme ARGANTE.

Oui, oui, c'est monsieur. A quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime : allons, convenez-en.

LE COMTE, froidement.

Non, madame, ce n'est point moi, sur mon honneur : je ne

connais pas ce monsieur Remi; comment aurait-on dit chez lui qu'on aurait de mes nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

Mme ARGANTE, d'un air pensif.

Je ne faisais pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde; personne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marthon.

SCÈNE X.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTHON, DUBOIS, LUBIN.

LUBIN, en entrant, à Dubois.

Tu es un plaisant magot!

MARTHON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.

LUBIN.

Toi? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerais, sans le respect de madame!

LUBIN.

Arrive, arrive! la voilà madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

Mme ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il serait bon de savoir ce que c'est.

LUBIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, madame.

LUBIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour

cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot : j'en demande justice à madame.

Mme ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

LUBIN.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, madame, et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai été pour le détacher : ce butor est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

LUBIN.

Sans doute : de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérait, il n'y avait qu'un moment, avec toute la satisfaction possible? Car je l'avais vu qu'il l'avait contemplé de tout son cœur. Et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice ! Ote-lui quelque autre meuble, s'il en a trop; mais laisse-lui cette pièce, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh ! que m'importe? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté ! Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

Mme ARGANTE, d'un ton aigre.

Vous m'excuserez, ma fille ; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter : votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, souriant d'un air railleur.

Oh ! vous avez raison; je ne pense pas qu'il les regrette. (A Lubin et à Dubois.) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XXI.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTHON.

LE COMTE, d'un ton railleur.

Ce qui est sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, ironiquement.

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

Mme ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui : j'y reviens encore; il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est : je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTHON, négligemment.

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, riant ironiquement.

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être : voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

Mme ARGANTE.

Que vous êtes aveugle!

ARAMINTE, d'un

Pas tant; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois; le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marthon, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas longtemps chez moi; sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME ARGANTE, vivement.

Eh bien! il vous déplaira; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider; et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous, que je ne veux pour arbitre de notre succession que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

Mme ARGANTE, d'un ton décisif.

Mais où serait la dispute? Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore quelque temps.

Mme ARGANTE.

Je ferai comme monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus; vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCENE XII.

DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

ARAMINTE.

Viens ici. Tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avais promis: pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût?

DUBOIS.

Ma foi, madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, d'un air vif.

Eh ! laisse là ton zèle : ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut ; c'est ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute ; mais pourquoi s'écrier : Si je disais un mot ? Y a-t-il rien de plus mal à toi ?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zèle mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien ! tais-toi donc, tais-toi ; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh ! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et monsieur le comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes : quel rapport leur ferai-je à présent ?

DUBOIS.

Ah ! il n'y a rien de plus facile à raccommoder. Ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile au moins ; ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps. J'y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Me fierais je à un désespéré ? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage (elle radoucit le ton) ; à moins que ce qu'a dit Marthon ne soit vrai, auquel cas je n'aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez monsieur Remi, et que le procureur a dit même devant lui qu'il

l'aimait depuis longtemps, et qu'il fallait qu'ils se mariassent : je le voudrais.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marthon ni de près ni de loin ; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marthon, dans le dessein de les marier ensemble : et moi, je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu'on m'offrait.

ARAMINTE, négligemment.

Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi, quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui, et qu'il fallait qu'il sortît ; ce qui l'a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh ! tant pis : ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là ; tu le vois bien. J'augurais beaucoup de ce mariage avec Marthon ; je croyais qu'il m'oublierait, et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, comme s'en allant.

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire ?

ARAMINTE.

Attends : comment faire ? Si, lorsqu'il me parle, il me mettait en droit de me plaindre de lui ! mais il ne lui échappe rien ; je ne sais rien de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcherait, s'il parlait : mais il serait à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment, oui ; monsieur Dorante n'est point digne de madame. S'il était dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce serait une autre affaire ; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, d'un ton comme triste.

Vraiment, non; voilà les usages : je ne sais pas comment je le traiterai; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! madame a un si beau prétexte... ce portrait que Marthon a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne saurais l'en accuser; c'est le comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout : c'est de Dorante, je le sais de lui-même; et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici; j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, madame; il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS, sortant et en passant auprès de Dorante, et rapidement.

Il m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, madame, vous demander votre protection; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous; je vous suis plus attaché que je ne puis le dire : on ne saurait vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester! Tout le monde ici m'en veut, me persécute, et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serais dans la dernière affliction.

ARAMINTE, d'un ton doux.

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous

en veulent : ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, d'un

Je n'ai que votre appui, madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas ; mais je vous conseille une chose : ne leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperaient pas, madame ; c'est une bonté qui me pénètre de reconnaissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité, mais dissimulez-en une partie ; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès ; conformez-vous à ce qu'ils exigent ; regagnez-les par là, je vous le permets : l'événement leur persuadera que vous les avez bien servis ; car, toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

DORANTE, d'un ton ému.

Déterminée, madame !

ARAMINTE.

Oui, tout à fait résolue : le comte croira que vous y avez contribué ; je lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici ; je vous le promets. (A part.) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, madame !

ARAMINTE, d'un air délibéré.

Il n'y en aura aucune : ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Et pour qui, madame ?

ARAMINTE.

Pour le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que

je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

(Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.)

Eh bien! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, toujours distrait.

Oui, madame.

ARAMINTE, à part, pendant qu'il se place.

Il ne sait ce qu'il fait. Voyons si cela continuera.

DORANTE cherche du papier.

Ah! Dubois m'a trompé!

ARAMINTE poursuit.

Êtes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, allant elle-même.

Vous n'en trouvez point? En voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. « Hâtez-vous de venir, monsieur; votre mariage est « sûr. » Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? « Votre mariage est sûr; madame « veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire. » (A part.) Il souffre, mais il ne dit mot. Est-ce qu'il ne parlera pas? « N'attribuez point cette résolution à la crainte que madame pour- « rait avoir des suites d'un procès douteux. »

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, madame. Douteux! il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, monsieur; je suis chargé de sa « part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mé- « rite la détermine. »

DORANTE.

Ciel! je suis perdu. Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui?

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. « Qu'elle rend à votre mérite la déter-« mine. » Je crois que la main vous tremble! Vous paraissez changé! Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier. Pliez la lettre, et mettez : « A monsieur le comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (A part.) Le cœur me bat! (A Dorante.) Voilà qui est écrit tout de travers : cette adresse-là n'est presque pas lisible. (A part.) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, à part.

Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON.

MARTHON.

Je suis bien aise, madame, de trouver monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert, en différentes occasions, de me marier, madame; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés : aujourd'hui, monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique : mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame : si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, à part, émue.

Cette folle! (Haut.) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, d'un air abattu.

Hélas ! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ? Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, tristement.

C'est une erreur où monsieur Remi l'a jetée sans me consulter ; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle ; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il fallait désabuser Marthon.

DORANTE.

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais, dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci. Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, toujours abattu.

Pas souvent à mon gré, madame ; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, à part.

Il a des expressions d'une tendresse ! (Haut.) Est-elle fille ? a-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE.

Hélas ! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore.

Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous? Et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire? On essaye de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance! Être aimé, moi! non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante : je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, madame : je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle, et jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE baisse les yeux, et continue.

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle? Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait! Est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE.

Non, madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, à part.

Il faut le pousser à bout. (Haut.) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, madame : quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains : on l'a trouvé ici. (Montrant la boîte.) Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, ouvrant la boîte.

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah! madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie, avant que d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrais-je expier...? (Il se jette à genoux.)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTHON paraît, et s'enfuit.

Ah!

(Dorante se lève vite.)

ARAMINTE.

Ah ciel! c'est Marthon! Elle vous a vu.

DORANTE, feignant d'être déconcerté.

Non, madame, non : je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je : laissez-moi, allez-vous-en : vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (Quand il est parti.) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

SCÈNE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, madame? Et est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté; et qu'il n'en soit plus question : ne t'en mêle plus.

(Elle sort.)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCÈNE XVII.

DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

Ah! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je : je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête?

DORANTE, la lui montrant.

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus : Rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré que Lubin ne sait pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marthon ou à moi pour savoir ce que c'est?

DORANTE.

Sans doute, et je le lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marthon, que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vite avec Araminte? Dans l'agitation des mouvements où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh oui : point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque tu savais

qu'elle voulait me faire déclarer, que ne m'en avertissais-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela aurait été joli, ma foi! elle ne s'en serait point aperçue, n'est-ce pas? Et d'ailleurs votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je l'en défie : il est trop tard. L'heure du courage est passée; il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que sa mère la fatigue.

DUBOIS.

Je serais bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marthon m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah! vraiment, des confusions! Elle n'y est pas; elle va en essuyer bien d'autres! C'est moi qui, voyant le train que prenait la conversation, ai fait venir Marthon une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étais insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; et cette femme ne criera pas! Allez vite; plus de raisonnement : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que si notre précipitation réussit mal, tu me désespères.

DUBOIS.

Ah! je sais bien que vous l'aimez : c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang-froid.

partez; d'autant plus que voilà Marthon qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Lubin.

SCÈNE II.

DUBOIS, MARTHON.

MARTHON, d'un air triste.

Je te cherchais.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTHON.

Tu me l'avais bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTHON.

Que cet intendant osait lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle? Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'était pas dans l'ordre.

MARTHON.

Oh! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi! tant qu'on voudra : je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à madame qu'on m'avait assuré qu'il n'entendait pas les affaires.

MARTHON.

Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui? C'est de la part de madame Argante et de monsieur le comte que je te parle, et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi, je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTHON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé! moi, garder un secret! Vous avez bien

trouvé votre homme. En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison ; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTHON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTHON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étais un sot. Elle est si prévenue...

MARTHON.

Prévenue à un point que je n'oserais le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTHON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d'appeler Lubin pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTHON.

Une lettre ! oui-da ; ne négligeons rien. Je vais, de ce pas, parler à Lubin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin, je crois qu'il vient.

SCÈNE III.

DUBOIS, MARTHON, LUBIN.

LUBIN, voyant Dubois.

Ah ! le voilà donc, mal bâti ?

DUBOIS.

Tenez : n'est-ce pas là une belle figure, pour se moquer de la mienne ?

MARTHON.

Que veux-tu, Lubin ?

LUBIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle?

MARTHON.

Oui.

LUBIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue; et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, à Marthon, à part.

Prenez la lettre. (Haut.) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien : qu'il galope.

LUBIN.

Veux-tu te taire?

MARTHON.

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

LUBIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, s'en allant.

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

LUBIN.

Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi.

MARTHON, seule, avec Lubin.

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

LUBIN.

Tenez, mademoiselle; vous me rendrez un service qui me fera grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTHON.

Elle sera rendue exactement.

LUBIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de M. Dorante qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTHON, à part.

L'indigne!

LUBIN, s'en allant.

Je suis votre serviteur éternel.

MARTHON.

Adieu.

LUBIN, revenant.

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCÈNE IV.

MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

MARTHON, un moment seule.

Ne disons mot, que je n'aie vu ce que ceci contient.

Mme ARGANTE.

Eh bien, Marthon, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTHON.

Rien que ce que vous saviez déjà, madame, et ce n'est pas assez.

Mme ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paraissait signifier quelque chose.

Mme ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remi, que j'ai envoyé chercher; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer; je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes; et ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que monsieur le comte lui proposait. Il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTHON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau; mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle. Voici monsieur Remi: je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir.

(Elle veut sortir.)

SCÈNE V.

M. REMI, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

M. REMI, à Marthon, qui se retire.

Bonjour, ma niece, puisque enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTHON, brusquement.

Passez, monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisants.

(Elle sort.)

M. REMI.

Voilà une petite fille bien incivile. (A madame Argante.) On m'a dit de votre part de venir ici, madame : de quoi est-il donc question?

Mme ARGANTE, d'un ton revêche.

Ah! c'est donc vous, monsieur le procureur?

M. REMI.

Oui, madame; je vous garantis que c'est moi-même.

Mme ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon?

M. REMI.

Et par quel hasard madame y trouve-t-elle à redire?

Mme ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMI.

Ma foi! madame, s'il n'est pas de votre goût, vous êtes bien difficile.

Mme ARGANTE.

C'est votre neveu dit-on?

M. REMI.

Oui, madame.

Mme ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. REMI.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MME ARGANTE.

Non ; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. REMI, haussant la voix.

Celui-ci est nouveau ! Mais, madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairait ; personne n'a songé à cela ; et pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

MME ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rogue, M. Remi.

M. REMI.

Ma foi ! vos compliments ne sont point propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le procureur, doucement ; il me paraît que vous avez tort.

M. REMI.

Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez ; cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et nous n'avons que faire ensemble, [illegible]

LE COMTE.

[illegible] n'est pas si peu essentiel [illegible] madame. Elle n'est pas [illegible]

[illegible]

[illegible] affaire-ci, monsieur ; on ne [illegible] est un homme d'hon[illegible] je reprendrai toujours, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] praticien, monsieur [illegible]

M. REMI.

Comment donc! m'imposer silence, à moi procureur! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante?

Mme ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMI, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On dirait que vous vous querellez?

M. REMI.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame: il s'agit de Dorante: avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

M. REMI.

Vous êtes-vous aperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? Non, vraiment. Je ne le connais que pour un homme très-estimable.

M. REMI.

Aux discours que madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre; et on se passerait bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplait à madame, qui déplait à monsieur, qui parle en qualité d'époux futur; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, froidement.

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, monsieur le comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

Mme ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors : je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMI.

Courage.

Mme ARGANTE, vivement.

Paix! vous avez assez parlé. (A Araminte.) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne serait pas impossible qu'il le fût, je n'en serais pas étonnée.

M. REMI.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission; supposition injurieuse, et tout à fait hors d'œuvre.

Mme ARGANTE.

Honnête homme, soit : du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent et très-impertinent, j'ai dit qu'il en était un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, froidement.

Il restera, je vous assure.

Mme ARGANTE.

Point du tout; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?

M. REMI.

Eh! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous, à qui il n'a pas affaire?

ARAMINTE.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

Mme ARGANTE.

Eh! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon français; qu'il est ce qu'on appelle amoureux; qu'il soupire pour vous; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMI.

Doranle!

ARAMINTE, riant.

L'objet secret de sa tendresse? Oh! oui, très-secret, je pense. Ah, ah! je ne me croyais pas si dangereuse à voir. Mais, dès que

vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi : que sait-on? Monsieur Remi, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMI.

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerais pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Mme ARGANTE.

Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre monsieur Remi; laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMI.

J'ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, au moins; mais le bonhomme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mère, vous seriez la première à vous moquer de moi, si ce que vous me dites me faisait la moindre impression; ce serait une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurais que faire : il faut bien m'y accoutumer, et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avais pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y aurait de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde : j'aime assez les gens de bonne mine.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMI, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

Je vous demande pardon, madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et, dans la conjoncture présente, il est naturel que je sache mon sort.

Mme ARGANTE, ironiquement.

Son sort! le sort d'un intendant! Que cela est beau!

M. REMI.

Et pourquoi n'aurait-il pas un sort?

ARAMINTE, d'un air vif à sa mère.

Voilà des emportements qui m'appartiennent. (A Dorante.) Quelle est cette conjoncture, monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous, ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marthon vient de m'assurer que dans une heure je ne serais plus ici.

ARAMINTE.

Marthon vous a tenu un fort sot discours.

Mme ARGANTE.

Le terme est encore trop long : il devrait en sortir tout à l'heure.

M. REMI, comme à part.

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante; tenez-vous en repos : fussiez-vous l'homme du monde qui me convint le moins, vous resteriez. Dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela : je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire. Que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMI, LE COMTE DORANTE, MARTHON.

MARTHON, froidement.

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame; voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment?

MARTHON, donnant la lettre au comte.

Un instant, madame, cela mérite d'être écouté; la lettre est de monsieur, vous dis-je.

LE COMTE lit haut.

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf « heures du matin chez vous; j'ai bien des choses à vous dire. Je « crois que je vais sortir de chez la dame que vous savez; elle ne « peut plus ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, « et dont je ne guérirai jamais.

Mme ARGANTE.

De la passion! entendez-vous, ma fille?

LE COMTE lit.

« Un misérable ouvrier que je n'attendais pas est venu ici pour « m'apporter la boîte de ce portrait que j'ai fait d'elle.

Mme ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE lit.

« J'étais absent, il l'a laissée à une fille de la maison.

Mme ARGANTE, à Marthon.

Fille de la maison : cela vous regarde.

LE COMTE lit.

« On a soupçonné que ce portrait m'appartenait. Ainsi je pense « qu'on va tout découvrir, et qu'avec le chagrin d'être renvoyé, « et de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore...

Mme ARGANTE.

Que j'adore! Ah! que j'adore!

LE COMTE lit.

« J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

Mme ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE lit.

« Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de « mépris dont je n'oserais la croire capable...

Mme ARGANTE

Et pourquoi non?

LE COMTE lit.

« Mais seulement à cause du peu que je vaux auprès d'elle, « tout honoré que je suis de l'estime de tant d'honnêtes gens.

Mme ARGANTE.

En vertu de quoi l'estiment-ils tant?

LE COMTE lit.

« Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille

« de vous embarquer, et je suis déterminé à vous suivre. »

Mme ARGANTE.

Bon voyage au galant !

M. REMI.

Le beau motif d'embarquement !

Mme ARGANTE.

Eh bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paraît complet.

ARAMINTE, à Dorante.

Quoi ! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite ? Vous ne la niez point ?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMI.

Eh bien ! quoi ? C'est de l'amour qu'il a ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent ; et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir : voilà le mal ; car, au reste, s'il était riche, le personnage en vaudrait bien un autre ; il pourrait bien dire qu'il adore. (Contrefaisant madame Argante.) Et cela ne serait point si ridicule. Accommodez-vous ; au reste, je suis votre serviteur, madame.

(Il sort.)

MARTHON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le comte a amené, madame ?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendants ? Allez-vous-en ; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions.

(Marthon sort.)

Mme ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison ; c'est monsieur le comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Mme ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnais pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout : on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensants, que tout m'en choque.

Mme ARGANTE, étonnée.

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serais fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

Mme ARGANTE.

Non, monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le comte; vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte; on ne sait que penser.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée : qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent; tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversait la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait pitié : je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut :

Mais qu'on aille donc voir ; quelqu'un l'a-t-il suivi ? Que ne le secouriez-vous ? Faut-il tuer cet homme ?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, madame ; j'ai appelé Lubin, qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien ; voilà qui est fini : je ne suis venu que pour vous dire une chose ; c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à madame de le voir davantage, ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, sèchement.

Ne vous embarrassez pas ; ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte ; et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marthon a tirée de Lubin par mon avis : je me suis douté qu'elle pourrait vous être utile ; et c'est une excellente idée que j'ai eue là, n'est-ce pas, madame ?

ARAMINTE, froidement.

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer ?

DUBOIS, librement.

Oui, madame.

ARAMINTE.

Méchant valet, ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, comme étonné.

Hélas, madame ! j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux, il fallait m'obéir ; je vous avais dit de ne plus vous en mêler. Vous m'avez jetée dans tous les désagréments que je voulais éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte, et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait ; ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importait peu d'en être instruite ; c'est un amour que je n'aurais jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnait, qui vous a bien traité, qui vient tout récemment encore de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même ; il faut

que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS s'en va en riant.

Allons, voilà qui est parfait.

SCÈNE X.

ARAMINTE, MARTHON.

MARTHON, triste.

La manière dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, madame; et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon conge.

ARAMINTE, froidement.

Je vous le donne.

MARTHON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTHON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi.

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plait.

MARTHON.

Je suis au désespoir.

ARAMINTE, avec impatience.

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! restez, mademoiselle, restez, j'y consens; mais finissons.

MARTHON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferais-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

MARTHON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, madame : d'où vient ma disgrâce?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTHON.

Ah ! madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, à part.

Hélas !

MARTHON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J'étais son ennemie, et je ne le suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avait jamais vue : c'est monsieur Remi qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTHON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, d'un ton doux.

Tu l'aimais donc, Marthon?

MARTHON.

Laissons là mes sentiments. Rendez-moi votre amitié comme je l'avais, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends tout entière.

MARTHON, lui baisant la main.

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marthon, tu ne l'es pas encore. Tu pleures, et tu m'attendris.

MARTHON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous les chagrins. Je pense que voici Lubin

SCÈNE XI.

ARAMINTE, MARTON, LUBIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu ?

LUBIN, pleurant et sanglotant.

J'aurais bien de la peine à vous le dire, car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marthon m'a faite. Ah! quelle ingrate perfidie!

MARTHON.

Laisse là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

LUBIN.

Ah! cette pauvre lettre! quelle escroquerie!

ARAMINTE.

Dis donc.

LUBIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte, où il pleure.

MARTHON.

Dis-lui qu'il vienne.

LUBIN.

Le voulez-vous, madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a affronté une fois, je n'en reviens point.

MARTHON, d'un air triste et attendri.

Parlez-lui, madame, je vous laisse.

LUBIN, quand Marthon est partie.

Vous ne me répondez point, madame?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCÈNE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paraître devant vous.

ARAMINTE, à part.

Ah! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (Haut.) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurais parler.

ARAMINTE, à part, avec émotion.

Ah ! que je crains la fin de tout ceci !

DORANTE, ému.

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, émue.

Un de mes fermiers ?... Cela se peut.

DORANTE.

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE, toujours émue.

Je n'en doute pas.

DORANTE, ému.

Et j'ai de l'argent à vous remettre...

ARAMINTE.

Ah ! de l'argent ?... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (A part.) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne serait-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, madame ?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous ? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé ?

DORANTE, plaintivement.

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante : il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et on croirait que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas ! madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE.

Ah ! allez, Dorante ; chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu : j'avais un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? Vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de longtemps m'en dédommager. D'ailleurs celui-ci m'aurait été bien cher. Il a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah! madame, je vais être éloigné de vous. Vous vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait! Songez-vous que ce serait avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, madame! Quelle idée! qui pourrait se l'imaginer?

ARAMINTE, d'un ton vif et naïf.

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, se jetant à ses genoux.

Je me meurs!

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

DORANTE, se levant, et tendrement.

Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, madame : vous allez me l'ôter; mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, étonnée.

Comment! que voulez-vous dire?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidents qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique, qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagème; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, mon amour, et mon

caractère, ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, le regardant quelque temps sans parler.

Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi ! la charmante Araminte daigne me justifier?

ARAMINTE.

Voici le comte avec ma mère : ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, DUBOIS, LUBIN.

Mme ARGANTE, voyant Dorante.

Quoi ! le voilà encore?

ARAMINTE, froidement.

Oui, ma mère. (Au comte.) Monsieur le comte, il était question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

Mme ARGANTE.

Quoi donc ! que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, madame; et, sans l'avoir dit à madame, je songeais à me retirer : j'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimait : il vous a plu; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

Mme ARGANTE, outrée.

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, tristement.

Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable. J'ai dit que je ne plaiderais point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux : envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

Mme ARGANTE.

Ah ! la belle chute ! ah ! ce maudit intendant ! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colère, et finissons.

(Ils sortent.)

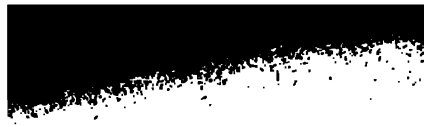
DUBOIS.

Ouf ! ma gloire m'accable : je mériterais bien d'appeler cette femme-là ma bru.

LUBIN.

Pardi ! nous nous soucions bien de ton tableau à présent ! l'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN DES FAUSSES CONFIDENCES.



LISETTE.

Eh bien ! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais, dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous [illegible] bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit [illegible] pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire [illegible] tant de plaisir en me mariant, [illegible] confiance qui ne servira peut-ê[illegible]

LI[illegible]

Quoi ! vous n'épouserez pa[illegible]

SI[illegible]

Que sais-je ? peut-être ne me [illegible] quiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des [illegible] monde ; qu'il est bien fait, aimable, [illegible] peut pas avoir plus d'esprit ; qu'on ne [illegible] caractère : que voulez-vous de plus ? Un [illegible] riage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Delicieuse ? Que tu es folle avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi ! madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société : pardi ! tout en sera bon dans cet homme-là ; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble ; mais c'est un *on dit*, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi : il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis, tant pis : mais voilà une pensée bien hétéroclite.

SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens ; volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh ! il a tort d'être fat, mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

[illegible] qu'il est bien fait ; passe.

LISETTE.

[illegible] est pardonnable.

SILVIA.

[illegible] mine, je l'en dispense ; ce sont là des [illegible]

LISETTE.

[illegible] mais, ce superflu-là sera mon né- [illegible]

[illegible] mariage, on a plus souvent
[illegible] homme : en un mot,
[illegible] est plus difficile à
[illegible], mais qui est-
[illegible] pas, sur-
[illegible] qui parais-
[illegible] C'est là

douceur, la raison, l'enjouement même ; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garant de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disait-on tous les jours d'Ergaste : aussi l'est-il, répondait-on ; je l'ai répondu moi-même. Sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ces deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit ? Eh bien ! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde ; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible ; sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'est mariée qu'avec une figure, qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui, tout ce qui l'environne : n'est-ce pas là un mari bien amusant ?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites ; mais Tersandre, par exemple ?

SILVIA.

Oui, Tersandre ! il venait l'as[illegible] femme ; j'arrive, on m'annonce ; [illegible] moi les bras ouverts, d'un air [illegible] qu'il sortait de la conversation ; [illegible] yeux riaient encore. Le fourbe ! [illegible] qui est-ce qui croit que [illegible] trouvai tout abattue, le [illegible] de pleurer ; je la trouvai [illegible] portrait à venir ; je vais [illegible] Elle me fit pitié. Lisette, [illegible] terrible, qu'en dis-tu ? Se[illegible]

LISETTE.

Un mari? c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce motlà; il me raccommode avec tout le reste.

SCÈNE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui, son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien : tu me parais triste. Lisette, de son côté, baisse les yeux. Qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi, de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart, et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer; voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? une âme, un portrait. Explique-toi donc : je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari : je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller; et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

[illegible] d'une physionomie qui va et qui vient; nous [illegible] mari porte un masque avec le monde, et une gri[illegible] femme.

M. ORGON.

[illegible] je comprends que le mariage t'alarme, [illegible] peint Dorante.

LISETTE.

C'est presque tant pis.

[illegible]

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de madame ; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser : dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard : si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart ; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'Opéra : Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire ; ou bien : M'aimez-vous ? non, ni moi non plus ; vite à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante ; il était absent quand j'étais chez son père : mais, sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père ; vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

M. ORGON.

Parle ; si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable ; [illegible] vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien ! abuse : va, il [illegible] bon pour l'être assez [1].

[1] Cette pensée est charm[illegible] et M. Orgon ne la dém[illegible]

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui : si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ? Lisette a de l'esprit, monsieur : elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

M. ORGON, à part.

Son idée est plaisante. (Haut.) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (A part.) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier ; elle ne s'y attend pas elle-même. (Haut.) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

LISETTE.

Moi, monsieur ? Vous savez qui je suis ; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez, à cette contenance-ci : voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? Hem ! retrouvez-vous Lisette ?

M. ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre ; va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre ; hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette : venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions. Un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise ; marchons.

SCÈNE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

La nouvelle que j'apprends ; nous allons

SILVIA.

Oui, mon frère. Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter : j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira ; je vous quitte.

SCÈNE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario ; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque ? lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Écoutez l'article de la lettre du père. Hum. « Je ne sais, au reste,
« ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils ;
« elle est bizarre, il en convient lui-même, mais le motif en est
« pardonnable et même délicat : c'est qu'il m'a prié de lui permettre
« de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet,
« qui, de son côté, fera le personnage de son maître. »

MARIO.

Ah, ah ! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Écoutez le reste. « Mon fils sait combien l'engagement où il va
« prendre est sérieux, et il [illegible], dû
« de peu de durée, [illegible] la
« ture, et la mieux [illegible]
« doit faire, suivant le [illegible]
« laisser. Pour [illegible]
« votre aimable [illegible]

« de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret : de votre « côté, vous en userez là-dessus avec la future comme vous le ju- « gerez à propos. » Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive : c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? avertirai-je votre sœur, ou non ?

MARIO.

Ma foi ! monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre : il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement ; voyons si leur cœur ne les avertira pas de ce qu'ils valent. Peut être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir ; je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

SCÈNE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO, UN VALET.

SILVIA.

Me voilà, monsieur ; ai-je mauvaise grâce en femme de chambre ? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit apparemment : comment me trouvez-vous ?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet ; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage [illegible] pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'é- tance qu'il y aura de lui à moi. Si mes s me feront plaisir, je les estimerai.

D'ailleurs cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder : il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons, doucement, ma sœur; ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de l'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

LE VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler. Il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre. C'est sans doute le valet de Dorante; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et dans son miroir nous trouve très-imprudents de lui livrer Dorante : elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE, en valet; M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche monsieur Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, monsieur, je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins; ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur? c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plait; continuez de même.

MARIO.

Fort bien! mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui-vive. Allons, traitez-vous plus commodément; tu as nom Lisette; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur! Ce n'est point encore là votre jargon; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah! ah! ah! ah!

SILVIA, bas, à Mario.

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfants! si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement : s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui : le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire Je veux, belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens : et s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous : Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, à part.

Ils se donnent la comédie; n'importe, mettons tout à profit; ce

garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, à part.

Cette-fille-ci m'étonne; il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : lions connaissance avec elle... (Haut.) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me conter des douceurs; n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi! je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique; mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et quand je te tutoie, il me semble que je joue; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi! je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément; mais je te le répète encore, je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Bourguignon; laissons là l'amour, et soyons bon amis.

DORANTE.

Rien que cela ! ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, à part.

Quel homme pour un valet ! (Haut.) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu ! cela est plaisant ; ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi : j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah ! ah ! ah ! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE.

Eh bien ! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, à part.

Il le mériterait. (Haut.) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étais tel, la prédiction me menacerait ; j'aurais peur de la vérifier : je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, à part.

Il ne tarit point. (Haut.) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA.

Non ; mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille, et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue; il te fallait encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, à part.

Mais en vérité voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie. (Haut.) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, à part.

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (Haut.) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en prie, changeons d'entretien; venons à ton maitre : tu peux te passer de me parler d'amour, je pense?

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah ! je me fâcherai, tu m'impatientes; encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, à part.

A la fin, je crois qu'il m'amuse. (Haut.) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (A part.) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends. Lisette : je voulais moi-même te parler d'autre chose, c'est.

SILVIA.

J'avais, de mon côté, quelque chose à te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour. Adieu.

DORANTE.

Eh non! te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien, soit; je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est: ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion; il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent: fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car, assurément, cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, à part.

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine: en attendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCÈNE VIII.

DORANTE, SILVIA, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Bourguignon? Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père, qui était avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille sans doute, monsieur?

PASQUIN.

Eh oui! mon beau-père et ma femme, autant vaut; je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés, cela est convenu : il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense

PASQUIN.

Oui; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, bas, à Dorante.

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble?

PASQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien; je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon-beau-père, comme moi?

SILVIA.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur ; le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais, avant que de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait, je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve plaisant...

PASQUIN.

Bon ! tant mieux : entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu ; et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, à part.

Que le sort est bizarre ! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCÈNE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien, monsieur! mon commencement va bien; je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es!

PASQUIN.

Pourquoi donc? Mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales, je t'avais donné de si bonnes instructions; je ne t'avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans la suite; et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis; cette aventure-ci m'étourdit : que faut-il que je fasse?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE.

Tais-toi; voici M. Orgon qui vient.

SCÈNE X.

M. ORGON, DORANTE, PASQUIN.

M. ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons est beaucoup trop, et il n'en faut faute; au surplus, tous mes par-

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

PASQUIN.

Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon; mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti, et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille : elle a été un peu indisposée; en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

PASQUIN.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia : moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence ; mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même ; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu [illegible] n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille : il [illegible] qu'elle se déclare, cela presse ; car, un jour plus tard, je [illegible] plus.

M. ORGON.

[illegible] qu'il ne voudrait plus de ma fille quand il l[illegible] [illegible] de ses charmes?

LISETTE.

[illegible] pas assez des miens : je vous

avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette. (Il rit.) Ah! ah! ah!

LISETTE.

Nous y voilà : vous plaisantez, monsieur, vous vous moquez de moi ; j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite : tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain ; je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être, voyez-vous ; demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde : jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête ; si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse ; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède ; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente : je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends : j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement. Je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'est un original : j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait. Il la regarde et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche ?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

M. ORGON

Bon, tu te trompes : les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître ; et si elle se fâche, ne t'en inquiète point, ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN, M. ORGON.

PASQUIN.

Ah ! je vous trouve, merveilleuse dame ; je vous demandais à tout le monde. Seigneur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

[illegible] mes enfants ; je vous laisse ensemble : il est [illegible] vous entretenir un peu avant que de vous marier.

PASQUIN.

[illegible] à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur; c'est par galanterie que vous faites l'impatient; à peine êtes-vous arrivé! Votre amour ne saurait être bien fort; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau : votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, lui baisant la main.

Cher joujou de mon âme! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille [1]!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

[1] Petite mesure de vin, anciennement en usage, et qui valait environ un quart de litre.

PASQUIN.

De la raison? Hélas! je l'ai perdue : vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? Je ne saurais me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN.

Ah! mignonne adorable, votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous : c'est votre valet.

SCÈNE IV.

DORANTE, PASQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment?

PASQUIN.

Non : maudit soit la valetaille qui ne saurait nous laisser en repos!

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisième. Voyons.

DORANTE, bas, à Pasquin.

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, bas, à Dorante.

Ce sont des injures, et non pas des mots cela... (A Lisette.) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci; ne le livre point; parais sérieux et rêveur, et même mécontent, entends-tu?

PASQUIN.

Oui, mon ami; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous [1].

SCÈNE V.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! madame, sans lui j'allais vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour, qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive: savez-vous bien que vous m'embarrassez?

PASQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'était permis de m'expliquer si vite...

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que demandez-vous?

[1] Les comédiens ajoutent ordinairement [illegible] qui est assez plaisant. Pasquin appelle Dorante, qui est [illegible] par un signe lui montre son chapeau, qu'il a laissé [illegible] fuse à le ramasser, alors Pasquin [illegible] Dorante, obligé de lui obéir pour ne pas [illegible] fite du moment où Lisette tourne [illegible] Pasquin un coup de pied dans le [illegible]

PASQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez : tenez, je vous aime, moi; faites l'écho, répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable! Eh bien! monsieur, je vous aime.

PASQUIN.

Eh bien, madame, je me meurs; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs; vous m'aimez, cela est admirable.

LISETTE.

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage; peut-être m'aimerez vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

PASQUIN.

Ah! madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes, et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

PASQUIN.

Les pères et mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

PASQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous seriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Que de beaux sentiments être durables!

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN se met à genoux.

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là; je serais ridicule de vous y laisser, levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCÈNE VI.

LISETTE, PASQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurais à vous parler, madame.

PASQUIN

Ne voilà-t-il pas? eh! ma mie, revenez dans un quart d'heure; allez, les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille; nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame...

PASQUIN.

Mais, ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, à part les premiers mots.

Ah! le vilain homme! Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... patience... Je me promènerai, en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCÈNE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois; il faut que je paraisse ou la maîtresse ou la suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser

LISETTE.

Je ne saurais, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

[illegible] reconnais point mon père à ce

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien ! je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles. Je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, madame, le futur qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum ! la sotte ! Son valet a bien affaire ici !

LISETTE.

C'est que je me défie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire; j'ai soin que ce valet me parle peu, et, dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? car enfin vous m'obligez à le justifier; il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire, moi, une imbécile qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh ! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là ? Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? qu'entendez-vous par ce discours ? que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier ; je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame ? quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque-là ? Bonne opinion, juste ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? à qui parlez-vous ? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sais rien ; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable ; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCÈNE VIII.

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne saurais m'en remettre ; je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur ; il s'agit d'un valet : ah ! l'étrange chose !

Ecartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCÈNE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis Je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet; je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne : voilà mes disposi-

tions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable; tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine : reviens à toi ; tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire ; et si tu étais instruit, en vérité, tu serais content de moi, tu me trouverais d'une bonte sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure ; ce que je fais est louable ; c'est par générosité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien : ainsi finissons, Bourguignon, finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est se moquer; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire : tu te plaignais de moi quand tu es entré; de quoi était-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, à part.

Que dire à cela ? Quand je me fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maitresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maitre.

SILVIA.

Elle se l'imagine ; et si elle t'en parle encore, tu peux nier hardiment : je me charge du reste.

DORANTE.

Eh ! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! j'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles ; tu as raison : je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu : tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit : cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, à part.

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne sais pourquoi tu as [illegible] sensible.

SILVIA.

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en [illegible] quand même j'aurais tout [illegible]

Que le ciel m'en préserve [illegible] pas ; et je ferais si bien, [illegible] nez, quelle idée il lui v[illegible]

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien : ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains : tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras! Accable mon cœur de cette certitude-là! J'agis de bonne foi; donne-moi du secours contre moi-même; il m'est nécessaire : je te le demande à genoux. (Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.)

SCÈNE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu? je ne te hais point, lève-toi : je t'aimerais si je pouvais; tu ne me déplais [illegible], cela doit te suffire.

DORANTE.

[illegible] si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, [illegible], et que je t'aimasse autant que je t'aime, [illegible] répugnance pour moi?

SILVIA.

[illegible]

[illegible] mis!

SILVIA.

Volontiers : mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parais le dire sérieusement; et si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

M. ORGON, s'approchant.

C'est bien dommage de vous interrompre : cela va à merveille, mes enfants; courage.

SILVIA.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux. Mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

M. ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur?

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON, DORANTE.

Eh bien! Silvia, vous [illegible] tout embarrassé.

Moi, mon père? et [illegible]

grâce au ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étais bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père, et personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, avec vivacité.

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur! Comme tu t'emportes!

SILVIA.

Je vois que je suis bien lasse de mon personnage, et que je me [illegible] démonterai si je n'avais pas craint de fâcher mon père.

M. ORGON.

[illegible] ma fille; je viens ici pour vous le recommander [illegible] la complaisance de vous permettre votre [illegible] vous plaît, que vous ayez celle de sus-

vendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, avec feu.

Que vos discours sont désobligeants! M'a dégoûtée de lui, dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? d'où vient que tu es si fort sur le qui-vive? dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frère. Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne? avez-vous des visions?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait : elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître; et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise : et c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! y a-t-il rien de plus [illegible] J'avoue que je me suis fâchée [illegible]

MARIO.

Je ne vois point de mal [illegible]

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple

que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise. Un moment après, un mauvais esprit raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit. Mon parti! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie? on peut donc mal interpréter ce que je fais? Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? instruisez-moi, je vous en conjure. Cela est-il sérieux? me joue-t-on? se moque-t-on de moi? je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc? des surprises! des conséquences! Eh! qu'on s'explique, que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous. Lisette est une folle; il est innocent, et voilà qui est fini : pourquoi donc m'en parler encore? car je suis outrée.

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurais grande envie de me quereller aussi : mais faisons mieux; il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Surtout, que Lisette ne m'approche pas; je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras, si tu veux : mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre; il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là : mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te dé-

SILVIA, à part.

J'étouffe!

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté, Volontiers; sans quoi il y serait encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frère! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà! parlons sérieusement : quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause : attends encore; tu me remercieras du délai que je demande, je l'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grâce? Et moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera : allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCÈNE XII.

SILVIA, seule; DORANTE, qui vient peu après.

SILVIA.

Ah! que j'ai le cœur serré! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve; toute cette aventure-ci m'afflige; je me défie de tous les visages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchais, Lisette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, l'empêchant de sortir.

Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière fois; il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde les maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais que tu ne me chagrines; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien! parle donc, je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'as promis le secret; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste; ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah, Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire, je suis trop honnête homme pour ne pas en arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, vivement.

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, à part.

Ah ! je vois clair dans mon cœur [1].

DORANTE.

Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon père en partant me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paraît un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante, qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire; mais ta maîtresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera, si on la laisse faire : quel parti prendre?

SILVIA, à part.

Cachons-lui qui je suis... (Haut.) Votre situation est neuve assurément. Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, vivement.

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

[1] Voilà un de ces mots de sentiment les plus heureux et les plus spirituels que l'on connaisse. Marivaux seul trouve quelquefois de ces mots, qui charment par la justesse du sens et la finesse de l'expression.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et dans cet état la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte; et je le payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entends quelqu'un : patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vite; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (Il sort.)

SILVIA.

Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent; je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA, vivement.

Ah! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère; c'est Dorante.

MARIO.

Parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je; je viens de l'apprendre tout à l'heure; il sort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon père, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frère; il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant. Mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez, ne perdons point de temps; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore?

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement : ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable; je crois que tu te moques de moi! Tu mériterais cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

PASQUIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

PASQUIN.

Coquin est encore bon; il me convient aussi. Un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, le-tu?

SILVIA.

De lui, vous dis-je; je viens de l'apprendre tout à l'heure; il sort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon père, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frère; il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant. Mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez, ne perdons point de temps; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

FIN DU SECOND ACTE.

PASQUIN.

Accommodons-nous : cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre ; si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons ?

DORANTE.

Dès qu'on te connaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon ! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère ; j'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II.

DORANTE seul, et ensuite MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

MARIO.

Vous en contez à Lisette ?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit : ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non. Mais qu'est-ce que cela vous fait, supposé que Lisette eût du goût pour moi ?

MARIO.

Du goût pour lui ! Où prenez-vous vos termes ? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette ? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne. Mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire ? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds ? Modère-toi un peu. Eh bien ! tu me disais qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi ; après ?

DORANTE.

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur ?

MARIO.

Ah ! le voici : c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très-fâché qu'elle t'aimât ; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle : non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela ; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup ?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie ?

DORANTE.

Oui ; je crois que je suis au fait : et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute.

MARIO.

Qu'en penses-tu ? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être ?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne : mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime ; et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur ; Lisette ne sait donc pas vos desseins ?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paraît pas sensible ; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu ; retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

Ah ! te voilà, Lisette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur ? Vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien ; je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste : est-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me defend donc de vous paraître aimable.

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore?

SILVIA.

Il dit qu'il attend; ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA.

Quoi, de l'amour? Oh! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage : qu'il sorte donc; à qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien! qu'il s'en aille.

DORANTE, à part.

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, bas, à Silvia.

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCÈNE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

MARIO, riant.

Ah! ah! ah! ah!

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colère de Dorante, qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème; et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille: mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frère, me dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main sous le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher père; tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah, ah! je prends ma revanche. Tu m'as tantôt chicané sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes; ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, monsieur! si vous saviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un pour l'autre; il doit m'épouser. Si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre; si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer, je n'y songerai jamais que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie en me laissant faire : c'est un mariage unique; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ah! ah! ah! que ton cœur a de caquet, ma sœur! quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense; mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qu'il lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant, il croit trahir sa fortune et sa naissance; voilà de grands sujets de réflexion. Je serai charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse?

M. ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour-propre!

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

SCÈNE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

Paix, voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion : je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? madame me le cède-t-elle?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non. Je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits; et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? monsieur le veut bien aussi?

M. ORGON.

Oui; qu'il s'accommode : pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi; et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends : j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout à fait.

M. ORGON.

Eh bien ! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là ? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre ; il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VI.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISETTE.

Non, mon cher ; la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah ! que ces paroles me fortifient !

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'a-

vait pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai su de lui pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous; je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah ! que nenni; vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras; je savais bien que je n'étais pas modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dresse honore?

Ahi ! ahi ! je ne sais plus

Encore une fois, mon

PASQUIN.

Eh! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite : mais c'est là le diable que de me connaître; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, à part.

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (Haut.) D'ou vient me dites-vous cela?

PASQUIN.

Et voilà où git le lièvre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiétez : est-ce que vous n'êtes pas...

PASQUIN.

Ahi! ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

PASQUIN, à part.

Préparons un peu cette affaire-là. (Haut.) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? un mauvais gite lui fait-il peur? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude : en un mot, qui êtes-vous?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie? savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc; quel est votre nom?

PASQUIN.

Mon nom? (A part.) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non; cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

... il y a un peu ...tirer ici. Haïssez-vous la qualité de

PASQUIN.

Oui; par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

PASQUIN, à part.

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot! tenez!

PASQUIN, à part.

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là!

PASQUIN.

Hélas! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, riant.

Ah! ah! ah! Je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire; et il n'y a plus que ce parti-là à prendre. Va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnaissance!

LISETTE.

Touche là, Pasquin; je suis prise pour dupe: le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame?

LISETTE.

C'est mon capitaine...

Masque[1]!

[1] Au théâtre, l'acteur ... pas si ses mains ... n'est pas de l'auteur.

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère!

LISETTE.

Venons au fait; m'aimes-tu?

PASQUIN.

Pardi oui! En changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand; consolons-nous, ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse: ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, madame. (Riant.) Ah! ah! ah!

SCÈNE VII.

DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Eh bien! tu quittes la fille d'Orgon; lui as-tu dit qui tu étais?

PASQUIN.

Pardi oui! La pauvre enfant! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau; il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Pasquin, que j'avais un habit d'ordonnance, Eh bien! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit; le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sotte histoire me contes-tu là?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

User?

PASQUIN.

La voilà bien malade!

DORANTE.

Tu m'en imposes; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par la ventrebleu! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille si vous me fâchez? Je veux bien que vous sachiez qu'un Amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe; cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon

PASQUIN.

Qui? notre père? Ah! le bon homme, nous l'avons dans notre manche; c'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

PASQUIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière: je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu; quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon; c'est un garçon qui a quelque mérite[1].

SCÈNE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, à part.

Qu'elle est digne d'être aimée! Pourquoi [illegible] prévenu?

[1] Au théâtre, on subs[illegible] vant Silvia, s'écrie : « [illegible] gnon. » Cette saillie a [illegible]

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné; mais de quoi s'agit-il?

SILVIA, à part.

Quelle froideur! (Haut.) J'ai eu beau décrier votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention; je vais partir *incognito*, et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

SILVIA, à part.

Partir! Ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la [illegible] de monsieur Orgon.

DORANTE.

[illegible] vous que cela?

SILVIA.

[illegible] certaines choses que je pourrais supposer; [illegible], et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! et l'explication ne me serait pas favorable: gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi! sérieusement, vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait!

DORANTE.

Cela est bien naïf: adieu. (Il s'en va.)

SILVIA, à part.

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (Elle le regarde aller.) Il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête. Je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait... Ah! voilà qui est fini, il s'en va; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais: mon frère est un maladroit; il s'y est mal pris: les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? quel dénoûment! Dorante reparaît pourtant; il me semble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête: il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, l'arrêtant.

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir [illegible] que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! monsieur, de quelle conséquence [illegible] auprès de moi? Ce n'est pas la peine [illegible] et vous me le faites [illegible]

DORANTE.

Moi, Lisette! Est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc; je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse : ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurais vous aimer, qu'en savez-vous? Vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi; tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifférence, et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette! Peux-tu douter encore que je ne l'adore?

SILVIA.

Non, si vous me le répétez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert : vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en dédire! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre

sensible, les amusements d'un homme de condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison; mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus? Jugez donc de l'état où je resterais; ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous êtes; l'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre? Tes paroles ont un feu qui me pénètre; je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne; j'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non : mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette; Mario ne m'alarme plus, vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur trop fier, vous êtes sensible à ma tendresse; je ne saurais en douter en trompeur qui m'a pris, j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh ! je n'y tâcherai point ; gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

SILVIA.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune ?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue ; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante ?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin j'en suis venue à bout ; vous... vous ne changerez jamais [1].

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !

SCÈNE IX.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, PASQUIN, MARIO.

SILVIA.

Ah ! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son père, monsieur ?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux ; après cela, je n'ai plus rien à vous dire ; vous m'aimez, je n'en saurais douter : mais, à votre tour, jugez de mes senti-

[1] C'est ici un de ces endroits charmants d'abandon où une grande actrice comme ne pourra égaler en cet endroit le talent

ments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connaissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

PASQUIN.

De la joie, madame! vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Pasquin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas: avant notre reconnaissance votre dot valait mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

PIRON.

LA MÉTROMANIE.

1738.

NOTICE SUR PIRON.

Alexis PIRON naquit à Dijon, le 9 juillet 1689.

Le nom de Piron a été fort populaire en France, et ce n'est pourtant pas à *la Métromanie*, son seul et vrai titre à la célébrité, que Piron a dû sa popularité. A vingt ans, dans l'oisiveté d'une vie toute consacrée au plaisir et à la poésie, il fit une ode pour laquelle il se vit repoussé avec raison des honneurs littéraires qui appartenaient à son génie.

Après avoir végété longtemps dans sa ville natale, entre la misère et le plaisir, le désœuvrement et l'étude, n'ayant pas encore d'état à trente ans, Piron, pour cesser d'être à charge à sa famille, prit le parti de venir à Paris. Comme il avait une fort belle écriture, il fut employé par le chevalier de Belle-Isle à transcrire une immense collection de mémoires, à raison de quarante sous par jour. Ce fut pour cesser ce métier qu'il se décida à faire quelque usage du talent qu'il avait reçu de la nature, en travaillant pour le théâtre de la Foire et l'Opéra-Comique. Son *Arlequin Deucalion* obtint un immense succès. Le poëte se révéla dans cet ouvrage, singulier d'invention et de style, par l'effet de la difficulté; car un arrêt, rendu sur la requête des Comédiens français, réduisait l'entrepreneur de l'Opéra-Comique à ne faire parler qu'un acteur sur son théâtre. Le sujet de Deucalion était, on le comprend, heureusement choisi.

Six années d'encouragement de la part du public enhardirent Piron : il se dégagea des liens fâcheux qui l'avaient enchaîné aux petits théâtres, et osa donner tout à coup sur la Scène française une comédie en cinq actes et en vers, du genre larmoyant, que l'auteur persécuta cinq ans plus tard de ses épigrammes contre la Chaussée; mais, il faut le dire, la pièce de Piron, *les Fils ingrats*, ou *l'Ecole des Pères*, n'eut qu'un médiocre succès; et la Chaussée parvint à attendrir vivement les spectateurs. La tragédie de *Callisthène*, qui suivit les *Fils ingrats*, eut une destinée moins heureuse encore. Cependant, Piron ne se découragea pas, et fit jouer ensuite la tragédie de *Gustave Wasa*, qui fut bien accueillie. Une troisième tragédie, *Fernand Cortez*, où se trouvaient une belle scène et quelques vers heureux, fut son dernier effort dans un genre auquel il avait tort de s'adonner. On comprend que l'esprit de Piron n'était pas de nature à concevoir les sentiments pathétiques et les pensées élevées; son style même, tout brillant de saillies, y était peu propre. Cependant la petite pastorale intitulée *les Courses de Tempé* eut du succès : cela prouve que Piron pouvait, à la rigueur, moduler sur tous les tons. En effet, il s'est essayé dans presque tous les genres, depuis l'épopée jusqu'à l'inscription. Mais, malgré tout son bagage littéraire, son poëme de [illegible], ses odes, ses [illegible], ses contes, et même ses épigrammes [illegible] d'une supérieure, sa réputation se serait [illegible] entièrement là, sans *la Métroma*[illegible] que, qui a mis son nom à l'[illegible] cette comédie, la meilleu[illegible] lui eût enviée, l'intrigu[illegible] lement admirables; mais [illegible] cause en est sans doute [illegible] ment apprécié.

Piron, ami de Col[illegible] était l'âme de cette [illegible] qui fut dissoute en 17[illegible] de l'Académie fran[illegible] n'y avoir pas été ad[illegible] poser silence en [illegible] et même sans qu'[illegible] tion, après [illegible] l'ode qui devait [illegible] mager, lui fit [illegible]

Dans sa vieil[illegible] ire-vingt-quatr[illegible]

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 10 JANVIER 1738.

ACTEURS.

FRANCALEU, père de Lucile.
BALIVEAU, capitoul, oncle de Damis.
DAMIS, poëte.
DORANTE, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Francaleu.
LISETTE, suivante de Lucile.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance aux portes de Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paraît un bon gîte.
Je voudrais bien ne pas en décamper si vite;
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais, de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles...?

MONDOR.

...ais-tu?

...ETTE.

...RC.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, revenant.

On m'a pourtant bien dit : Chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connaître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert ?

Un beau feu d'artifice ?

Damis doit être [illegible]
Quand le diable [illegible]

Sa mine ? Son [illegible]

Oh ! c'est ce que [illegible]

Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais :
C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien ;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne :
Misanthrope, Étourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux.
Et, tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant, pas à pas, d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien :
Selon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

[illegible]-moi, n'importe, et montre-moi cet homme.

LISETTE.

[illegible] dans ces bosquets.
[illegible] je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah Lisette! ah, ma belle!
Que je t'embrasse! Eh bien, dis-moi donc la nouvelle,
Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé longtemps à mon amour!
De la chose, avant moi, tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... que je puis... Conçois-tu...? Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvait? Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...?

DORANTE.

Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi. Mon père m'abhorre
Il n'a que moi d'enfants : je suis son héritier.
Je le veux; qu'il le veuille [illegible]
Je ne lui manque point [illegible]

Mais si le grand [illegible]

Le père de Lucile [illegible]

Mais si votre [illegible]

DORANTE

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grâce; et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laisse là ta peur!
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
[illegible] en cela d'aucun attachement;
[illegible] de femelle,
[illegible] ne l'on pensât pour elle;
[illegible] désirer,
[illegible] respirer.

Et vous voulez qu'elle aime! Elle, avoir une intrigue!
Y songez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai: mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime?
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté!
Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la [illegible]
Il fallait bien d'abord po[illegible],
De l'empire amoureux [illegible]
L'induire à se vouloir [illegible]
D'aise, en lisant vos vers [illegible]
Surtout quand un amour [illegible]
Y brille sous le titre [illegible]
Elle n'a plus l'esprit [illegible]
Que des bords du Lignon [illegible]
De bergers figurés [illegible]
Ou tout le jo[illegible]
Et, courum[illegible]
Le soir, à p[illegible]
La voyant [illegible]
Et de ces visio[illegible]
J'ai cru devoir [illegible]

De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille.
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

[illegible] me demander la raison qui m'attire?

LISETTE.

[illegible] pour le théâtre en est une à lui dire.
[illegible] avec nous. Justement,
[illegible] nous font faux-bond en ce moment

DORANTE.

[illegible], et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

[illegible] nécessaire.
[illegible] quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

ORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, sans l'écouter.

Non, jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi! j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS.

De vous faire une églogue; elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vite...

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois...

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord...

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons; je vous demande...

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, perdant patience.

Non, du tranquille!

DAMIS, tirant ses tablettes.

Aussi, vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerais mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS lit.

Daphnis et l'Écho, dialogue.

Daphnis.

DORANTE, à part.

Au diable soit l'Écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS, avec emphase.

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, d'une voix éclatante.

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois, paix!
Sinon.

DAMIS.

Comment, monsieur? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, reprenant sa volubilité.

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aïe!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien!

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.
Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, resserrant ses tablettes.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté qu'en ce jour encor vous avez eue.

J'ai regret à la peine...

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, avec émotion.

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimerait, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(A part.) (Haut.)
Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère:
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(A part.) (haut.)
Ah! c'est Lucile. Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrais.

DORANTE.

(A part.)
A qui tient-il? Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(A part.) (Haut.)
C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtraient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(Bas.)
De son goût pour les vers! Mon infortune est sûre:
Mais n'importe; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'aparté?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque faible on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;

De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace ! l'auteur perce ; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh ! je suis patient. Je veux lasser votre homme ;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raisons que je tais ;
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste,
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé ; l'autre, aux eaux ; l'autre, mort.
C'est bien prendre son temps !

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyais célébrer le retour de ma fille.
A grands frais je convoque amis, parents, famille,
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?

DAMIS, froidement.

Certes, les trois sujets étaient bons; c'est dommage

FRANCALEU.

Quelle sérénité! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, présentant Dorante.

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, à Francaleu.

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, à Damis.

Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien peindre.

DAMIS, avec un rire malin.

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui:
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelque autre est tout près d'épouser.

DORANTE, outré.

Ma situation sans doute est peu commune;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon! tant mieux! vous voilà selon notre désir.

Venez ; et croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(Il sort avec Dorante.)

DAMIS, seul.

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU, revenant.

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens

(Il s'en retourne.)

SCÈNE V.

DAMIS.

Et je n'armerais pas contre ce guet-apens ?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé ;
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé :
Il est temps que la vue et l'achève et le serre
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, rendant une lettre à Damis.

Ah ! grâce au ciel, enfin je vous déterre !
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers,
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues,
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, resserrant la lettre qu'il a lue.

Oh ! oh ! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur : ma foi, prenez-y garde !
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise! après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître;
Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et parmi ces messieurs c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc...?

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? Oui-dà! n'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je connaissais peu.

C'est lui qui me présente; et, dupe du manége,
Je sers de passe-port au fat qui me protége.
On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie en circulant me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres;
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre on se perd, après moi, dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives...

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule en un quart d'heure à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois : le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Et quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend;
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici!
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient incognito, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, licences poétiques.
Ah! monsieur, redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, lui donnant un papier.

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, refusant de le prendre.

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, secouant la tête.

Bon! de l'honneur!

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras:

C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, lui rendant le même papier.

Tu me rapporteras le Mercure du mois;
Entends-tu?

MONDOR, le prenant.

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, sortant.

Oh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens semblables de ton

MONDOR, revenant.

Les paierez-vous?

Sans doute.

Ne t'embarrasse

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, à part.

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur ?

MONDOR, d'un ton radouci.

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingère ? A l'hôte ? Au perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A l'aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, faisant d'humbles révérences.

Monsieur...

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui, je vous demande excuse.
... que... le zèle... a manqué de respect,
... rendait l'avenir très-suspect.

DAMIS.

... u moins, il n'importe.
rix peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
J'ai concouru partout : partout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle :
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique...

DAMIS.

[illegible]
Rare, célèbre, unique, [illegible]

[illegible]
De cette incomparable, [illegible]

[illegible]
Aujourd'hui triomphant [illegible]
Demain... Où vas-tu [illegible]

Et pourquoi tout [illegible]

C'est que l'air [illegible]

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi! tu n'es pas sage. Hé quoi! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir, une partie; et l'autre, après-demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente!
Vois naître tour à tour, de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre et de rares enfants!
Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier;
Le tragique au second; le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman:
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme;
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme:
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, lui faisant prendre enfin le papier.

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
[illegible] pièce affichée; une autre dans la tête;
[illegible] joue; une autre, à lire toute prête:
[illegible], sans d[illegible], avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

[illegible] temps perdu.

ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'heureux tempérament! Ma joie en est extrême :
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore; et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers!

FRANCALEU.

Pas tout à fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment?

FRANCALEU.

J'y prends le nom [illegible]
Sous ce voile étranger, je [illegible]
Et le masque femelle, [illegible]
De tel qui m'a raillé fait [illegible]

BALIVEAU.

Il est devenu fou!

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis! bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme, aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième Muse;
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable :
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poëte! eh! bon Dieu, depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance; et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre, *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête
Qui ne ferait chez vous, de moi, qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Quelle affaire encore?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
à petit feu.
elle apparence,
rance;

J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?)
Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connaissant personne, et vous sachant ici,
Je venais...

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci!

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je fair

FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU.

Un rôle! à moi?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous

BAL

Oui. N'êtes-vous pas bie

Soit. Mais...

Vous en

Assez l'humeur

Avec raison.

Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude.
Et là, gesticulant et braillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle ; et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulais un beau rôle ; et tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux :
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux ;
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien :
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnaisse à la fadeur du rôle ;
Et, comme en un miroir, s'y voyant traîtr pour traître,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez ; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer ;
Et combien l'ignorance a fait [illegible]
Le danger vole autour [illegible]
Et, sans lumière [illegible]
Tu feras donc bien [illegible]
Qu'elle sache comment [illegible]
Qu'à son gré d'[illegible]
Le penchant [illegible]
C'est contre [illegible]
Mais, me re[illegible]
Je veux qu'[illegible]

Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse:
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerais à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois, dans ce choix libre, un contretemps à craindre,
Qui rendrait votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel?

LISETTE.

C'est que son choix pourrait tomber très-bien
Sur tel qui sur une autre aurait fixé le sien;
Et pour lors il serait moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DORANTE, écoutant sans être vu ce que dit Lisette

LISETTE.

FRANCALEU.

Aussi j'ai pris soin de savoir
Ceux qu'ici j'ai voulu voir.

ne un rôle.

La savez-vous?

(Dorante redouble ici d'attention.

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux
Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas, tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, se présentant devant Lisette.

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà jolie et consolé.

LISETTE.

Installé! Tout [illegible]

Quoi! tu peux [illegible]

Pourquoi donc [illegible]

Après l'accueil [illegible]

Eh! c'est [illegible]

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte était jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée :
Il aime, il a su plaire; oui, je le tiens de lui.
J'ignorais seulement quel était son appui;
Mais, sans voir ta maîtresse, il osait tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osais rien dire.
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntais le déclarait l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide!

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin...? Allez, je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Un goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

[illegible] se faisait dans Lucile?

LISETTE.

Oh ! que non ! l'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez vous là-bas :
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc ; laissez-nous.

DORANTE, hésitant.

Quel supplice !

LISETTE.

Désirez-vous, ou non, qu'on vous rende service ?

DORANTE.

L'éviter !

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah ! que c'est à regret !

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paraissait tenté d'aborder.)

SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connaître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avais, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, aurait la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connais même.
Mon père le désigne; il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh! non.

LUCILE.

Mais devait-on, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LUCILE.

Exiger par delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur.

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber :
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence était un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? C'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui contribuent [illegible]

Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire et plaît sans doute à quelque belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il était la vôtre?
Vous riez! Et moi, non. C'est au plus sérieux :
Les vers étaient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnais traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, seule.

Bon! ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparaisse.

LISETTE.

S'il me plaît?

MONDOR.

Plaise ou non; tu n'es plus ta maîtresse

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau; j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, s'en allant.

La belle avance!

MONDOR, courant après.

Écoute.

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps

SCÈNE VII.

DAMIS, le Mercure à la main.

Oui, divine inconnue, oui, céleste Bretonne,
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier ou rougit d'un affront,
Je désertais ces lieux, et volais où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, se croyant toujours seul.

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le saura.

(Il donne à Mondor un livre par le mi...

MONDOR.

Ouf.

DAMIS.

Qui te savait là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutais? Eh bien! raille, blâme, conteste.
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois: je suis heureux!

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissais que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil :
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierais.
Celle-ci seule a tout ce que je désirais.
De ma muse elle seule, épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses

MONDOR.

Il faudrait en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être!
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître
Comme à l'Observatoire un savant sait les cieux;
Et, vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

[illegible] d'orgueil toi-même, ami! Va, tu t'abuses.
[illegible]mour, le cœur d'un favori des Muses

Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain :
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence ;
L'illusion nous frappe autant que l'existence.
Et, par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage,
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu,
Et, de grâce, en français mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille ;
Élégance, fraîcheur et beauté sans pareille ;
Taille de nymphe...

MONDOR, regardant aux loges.

Après. Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderais-tu d'une femme ainsi faite ?

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu ! je le crois bien, puisqu'il n'existait pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

A la folie !

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie !

DAMIS.

Oui ; je l'aimais avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité :

La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne était bergère et nymphe tour à tour;
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourrait vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris:
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie;
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermaient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurais-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle était aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce
Pourrait prendre son vol bien par delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève, il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon; rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.

A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore
Je revois son image; et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer:
Plus de commerce! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union était belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne:
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bonhomme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bonhomme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,

Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voilà-t-il pas encore un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige, qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimper-Corentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers:
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers;
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez!

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'était un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi. Tu m'excèdes.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux lui-même, le Mercure.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt, vraiment, pour coquetter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR lit.

Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles ....

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport
Qui vous chicanerait, franchement, serait tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue;
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet [illegible]
Lucile a, par exemple, un [illegible]

J'entends.

Croyez [illegible]

C'est [illegible]
N'en [illegible]
Le [illegible]

Molière

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà dans mon cerveau roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR, seul.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE; DAMIS, à l'écart et sans être vu.

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments
Que je viens d'appuyer du plus saint des serments;
A tout ce que je crains, madame; à ce que j'ose;
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnaissez que j'aime, et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

[illegible] enfin là dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
[illegible] ne vous en est pas pour cela moins contraire;
[illegible] qu'il saura de qui vous êtes fils,
[illegible] de moi [illegible] vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amants, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur ?

LUCILE, tirant des vers de sa poche.

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, apercevant Damis.

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est monsieur de l'Empirée !
Lisons-les-lui ces vers ; il en sera charmé.

DORANTE, à part.

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi qu'elle a nommé !

LUCILE, à Damis.

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté ;
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux ?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez ; et s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire, élégante et fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons dans ce bosquet voisin
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(Damis lui présente sa main, [illegible])

DORANTE, seul.

Est-ce un coup du hasard ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ramassant des tablettes.

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci, que je trouve à mes pieds.
(Il les ouvre.)
Épithalame. Ah! ah! j'en reconnais le maître.
J'y pourrais bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimais, l'adorais, l'idolâtrais; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle...
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avais, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois [illegible]

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurais voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? qu'elle eût dit : Monsieur, je suis folle de vous :
Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu;
Comme je témoignais la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu (dirai-je avec douceur?) :
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais;
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance;
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence.
C'était me démasquer. Sous cape il en riait,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait.
Le serais-je en effet? Serait-ce lui qu'on aime?
Me joueraient-ils tous deux? me jouerais-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se ferait bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle encore un coup, je n'en suis point l'auteur.

Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur; et j'aurais souhaité
Une source plus pure à ma félicité!
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même!

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte était encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes;
Il se voit vingt rivaux sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule avec son valet je te trouve à l'écart:
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étaient vos complots? D'où vient paraître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement! vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE.

M'épier! doucement! ce serait une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais un ticket un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirais quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien! bien! double joie en ce cas pour le nôtre.
Je mortifierai l'un et satisferai l'autre;
L'autre aussi bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout à fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun!

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire:
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc si tôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah! c'est vous? comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi,
Quelques raisonnements que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose :
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses ;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles ;
Nos palais devenir des salles de spectacles ;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas, malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance :
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton ;

Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde;
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, appelant ses valets.

Holà! hée!
Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.
(A Baliveau.)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues :
Soyez comme quelqu'un qui tomberait des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez
L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : et j'espère...

SCÈNE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(A Baliveau, voyant son profond étonnement.)
Comment diable! à merveille! à miracle! courage!
Personne ne jouera mieux que vous du visage.
(A Damis.)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, à Francaleu.

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCALEU.

Adieu donc; aussi bien je fais languir quelqu'un.
(A Damis.)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(A Baliveau.)
Bravo! bravo! bravo!

SCÈNE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, à part.

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : *monsieur de l'Empirée?*
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi : voyez si je romps le silence
Sur mille questions qu'en vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, levant sa canne.

Coquin, tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste là vous devient interdit.

Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connaît point, chez nous, de primauté.

BALIVEAU, à part.

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, gaiement.

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, à part.

J'ai ri : me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

BALIVEAU.

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi les entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même en volant à la gloire;
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh, malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat;
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

BALIVEAU.

Protég-ant la veuve et la pupille,

C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète ;
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme ;
L'antre de la Chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte : et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire ;
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre ;
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre ;
Pour client, la vertu ; pour lois, la vérité ;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

BALIVEAU.

Eh bien ! porte plus haut ton espoir et tes vues :
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop facile ;
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant !
Du guerrier le mérite est sans doute éminent :
Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes !
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému la voir presque à vos pieds !
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu nous confond ;
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses ;
A chanter des héros de toutes les espèces ;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre,
On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !

BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! Eh ! dis-moi, misérable,
A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance ;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux.
Ils nous ont dérobés ; dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer !
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordants sur les quais sont semés !
Déjà dans les cafés tes projets se répandent ;
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
Eh bien ! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,

Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers :
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime :
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des outrages?

DAMIS.

Oui; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux; mon oncle me renonce;
Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour;
J'espère triompher avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir aux Français l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine

Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.

(A part.)

A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles!

SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée :
Je voudrais pour beaucoup l'avoir imaginée;
Mon succès serait sûr. Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs : voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout à l'heure à la main je les avais encor.
Ah! je suis ruiné! j'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes, et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains!
Que j'ai regret surtout à mon épithalame!
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venait de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! monsieur, secourez les Muses attristées !
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi ! cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE, les lui rendant.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos, et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! un ami la propose !
Ne puis-je avant d'opter en demander la cause ?

DORANTE.

Eh fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur ? que Lucile est celle que j'adore ?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté ; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi !

DORANTE.

Vous. Plus je souffrais, plus je vous voyais rire...

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révélait un secret dont vous étiez jaloux?

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre;
Je ne le dirais plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourrait nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons!

SCÈNE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, prenant Dorante par le bras, et ne le lâchant plus.

Eh! venez donc, monsieur! depuis une heure
Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, à part.

Autre esprit à l'envers!

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, à Damis.

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui?

Il voudrait qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'en convie.

DORANTE, à Damis.

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien, l'envie! Oui, c'est un envieux,
Qui voudrait sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortais encore à vous entendre.

DORANTE, bas, à Damis.

Vous osez m'attester?

DAMIS, bas, à Dorante.

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudrait pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

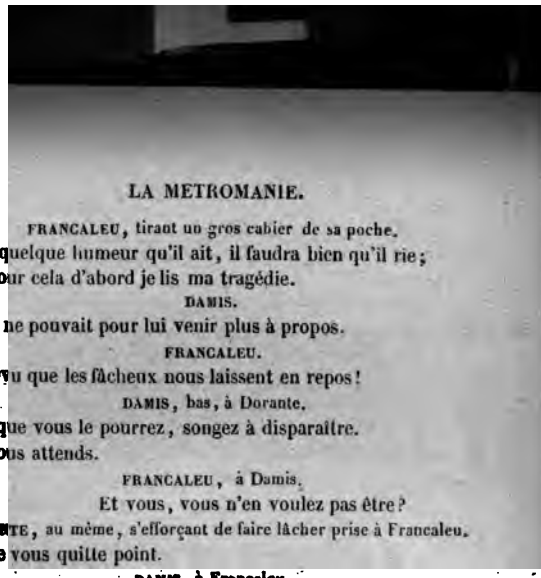
Lisez, et qu'il admire : il ne saurait mieux faire.

DORANTE, bas.

Tu crois m'échapper. Mais..

DAMIS, à Francaleu.

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.



FRANCALEU, tirant un gros cahier de sa poche.

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos!

DAMIS, bas, à Dorante.

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.
Je vous attends.

FRANCALEU, à Damis.

Et vous, vous n'en voulez pas être?

DORANTE, au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS, à Francaleu.

Monsieur, excusez-moi;
J'aime, et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

(Il s'en va.)

DORANTE, voulant courir après lui.

Par la même raison...

SCÈNE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, le retenant ferme.

Laissez, laissez, de grâce!
Il en veut à ma fille; et je serais charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu, qu'il vous aime et vous et vos ouvrages!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement.

(Il lache Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade; et Francaleu continue, sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.
(Il déroule son cahier, et lit):
La Mort de Bucéphale...
(Se retournant.)
Où diable est-il? Comment?
On me fuit! Oh! parbleu, ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR; LISETTE, habillée pour jouer, et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.

MONDOR.

A quoi bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est ce?

LISETTE.

Tu ne voyais pas...?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épiait.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille:
Dorante.

MONDOR.

Eh bien! Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,

Ainsi que tu croyais m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il petille;
Il se glisse, et nous suit le long de la charmille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparais toujours :
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour longtemps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferais encor pis, si je pouvais pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux :
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh! parbleu, ce n'est pas le faible de mon maître!
Au contraire, il se livre aux gens sans les connaître;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenait en brave cavalier,
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure :
Le bel esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs ne dit-on pas : Telles gens, tel patron,
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étais ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchait ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paraît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentirait de les avoir suivis.
Envers et contre tous je protége Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante.
Car, étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtrait de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre avec qui je suis de connivence
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat :
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue, et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis ils se sont même entretenus longtemps,
Et s'étaient séparés l'un de l'autre contents,
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.

Songe donc qu'elle porte un poète et sa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettrait père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche :
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour ;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCÈNE II.

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; et mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante ;
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle ; et je défends cela
Tout net. Entendez-vous, ma fille ?

LISETTE, se tournant et faisant la révérence.

Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ah !
C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du père s'y trompe ; et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRANCALEU, à Damis.

Admirez en effet comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

FRANCALEU.

Tout à l'heure : on s'assemble.
Cependant va chercher ta maîtresse, et l'instruis

Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trent
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un malentendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourrait m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur.
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse ;
Et sans le temps, les pas et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.

Je lui croyais du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents:
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bonhomme avec qui vous jouez,
Plait-il! Que vous en semble? Excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim? Comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez, à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avouerait que la cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croirait lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte à la cour est de bien mince aloi:
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile:
On si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi je n'oserais vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, vivement.

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

FRANCALEU, voulant rentrer.

Non, non, laissez! Parbleu, j'admire ma sottise!

DAMIS, l'arrêtant.

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serais très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu, laissez-moi faire ! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh ! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content ?

FRANCALEU.

Ce soir ? Ah ! sur ce pied je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié ;
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous ; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas ;
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.

Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devrait faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez; mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille

FRANCALEU.

Quoi! la pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquait que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs, ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis tu?

LISETTE.

Tout défile, et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette brusque sortie?

Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie !

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre :
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole :
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part.

Un peu de hardiesse !
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce !
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.
(Haut.)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnait juste, et votre attente est vaine ;
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un connaisseur en titre,

Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connaisseur, dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui! L'auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...?

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours!

LISETTE, à part.

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'événement seul toujours le contredit.
(A Lisette.)
Et n'a-t il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentais; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

[illegible]

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

(A part.)

De grâce... ! Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante :
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié :
Si vous réussissez, je consens à me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.

(Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.)

DAMIS, baisant les mains de Lisette.

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux :
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, se tenant à trois pas derrière elle.

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,

« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle était la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame; adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais!

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, bas.

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

(Elle s'assied à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancer.

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé presque au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un espoir vain y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paraissant prête à verser des larmes :
« Dorante, où je fléchis mon père, ou de mon [illegible]
« A l'asile où j'étais je consacre le cours. »
Quels étaient vos desseins? Répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je compter qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui, jalouse des droits d'un être peu [illegible]
Veut gagner tous les cœurs et ne pas en perdre un?
Ce reproche [illegible]
Mais, hélas! [illegible]
Ce rival, [illegible]
C'est pour [illegible]
Et quand [illegible]
Quand [illegible]
C'est [illegible]

Et vouliez ralentir la vengeance où je cours
Oui, j'y vole; on ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'aurait déjà tirée;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, effrayée.

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle!
Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe : je l'adore; écoutons-la. Parlez.
(Se rapprochant.)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper :
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah! Lucile, ai-je pu si tôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, tendrement.

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre!

LISETTE.

Eh, non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Je ne veux plus douter! Ne sais-je pas
[illegible], surtout dans la jeunesse,
[illegible] un crime au fond qu'une faiblesse

Qui peut servir ensuite à vous en détourner?
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.
(Il s'approche enfin d'elle, tout transporté.)
Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse :
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, sans mettre bas encore l'éventail.

Il est vrai.

DORANTE, se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.

C'est assez. Mon âme satisfaite...

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, haut, du fond du théâtre.

Veillé-je, ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, baissant enfin l'éventail, et se levant.

Lui-même! et qui me fait fort joliment sa cour.
(A Dorante.)
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour :
Songez à bien jouer le rôle que je quitte,
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE, à Lucile.

Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux
Monsieur me débitait, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures,
Je vous restituerais un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devais cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille et mille [illegible]
Qui, tout à l'heure encore, [illegible]
Le reproche [illegible]

Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours!

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi, décidez
Si mes soupçons jaloux n'étaient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma faiblesse autorise à tout craindre;
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous, de grâce! Encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serais pas digne de vous aimer.
Devais-je voir en paix...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avaient fait tout une autre peinture.
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie :
Je ne recueillerais de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
N'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
La fidélité que je m'étais promise!
A toi seule tu m'as...

LISETTE, à Dorante, voyant pleurer Lucile.

N'avez-vous point de honte...

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile! retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassurait si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venaient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi...?

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirais le poëte en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenait faiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, couter mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?

Et ma sincérité m'aurait-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus:
J'étais indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serais encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, à Dorante.

Trêve de beaux discours! il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom.

LUCILE.

Ah! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous: rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avait, tantôt, d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue; à présent il peut lire:

Je l'écoute; ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire:
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui se jouera, faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serais d'avis : faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre père
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?
Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en renait mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête;
Il lui donne sa fille, et croirait aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu [illegible]
Me [illegible]

Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manége ; et votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

DAMIS.

Je ne me connais plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent :
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(Regardant à sa montre.)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je sèche, je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait, je péris si je tombe.
Où me cacher ? où fuir ? et par où disparaître ?
L'honnête oncle qui vient pour me faire entendre
Quelle égide oppose aux [illegible] la raison ?
Comment paraître [illegible]
De quel front, à [illegible]
Moi, misérable [illegible]
(Après [illegible]
Mais mon [illegible]

Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté... flambée!

DAMIS, à part.

(Haut.)
Et mon sort décidé! je respire. Tombée?

FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat!

BALIVEAU.

Oh! tout à plat.

DAMIS, froidement.

Tant pis.

(A part.)
C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée et resiffiée.

DAMIS.

Et le méritait-elle?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance :
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce en effet,
Au tintamare affreux qu'au parterre on a fait?
vu des fureurs de cabale;
ai n'en sera d'égale.

La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim, des nuées!
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des Paix là, paix!
J'ai trouvé...

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens : j'ai trouvé... telle rime...
(A Damis qui l'écoutait avidement, et qui ne l'écoute plus.)
Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est s'il eût réussi qu'il pourrait vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers :
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le nocher dans son art s'instruit pendant l'orage ;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers :
Et pour y triompher il y faut des [illegible]

FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poète !
(A Baliveau.)
Vous [illegible]
Vivent les [illegible]
Mais cela n'[illegible]
(A D[illegible]
N[illegible]

SCÈNE III.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, à Mondor, qui le veut tirer à part.

Eh bien?

MONDOR, bas et sanglotant.

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous, je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi
Je compte vous rejoindre : et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, BALIVEAU.

BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là...

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU.

Belle prérogative!

FRANCALEU.

« Une lice! un nocher!
« Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher! »
Plaît-il? Vous l'entendiez?

BALIVEAU.

Moi? non : j'avais en tête
La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la pièce.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets:
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU, s'emportant.

Parlez: aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous! soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même; ce soir!
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! qui?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il?

FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée?

FRANCALEU.

Et qui donc?

BALIVEAU.

Quoi! c'est lui
Dont le zèle pour moi sollicite aujourd'hui?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et, votre admirateur autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue
Il a sur cette affaire [illegible]
Comme si c'eût été [illegible]

FRANCALEU, l'arrêtant.

Comment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

FRANCALEU.

Mais encore! entre amis, l'on s'explique.
Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons...

BALIVEAU.

Nous, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible?

BALIVEAU.

Le voilà! maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble!
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie;
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui?
Il versifiera donc! Le beau genre de vie!
[illegible] force de folie!

Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire!

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie!
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guère
Les honneurs en ce siècle accueillir la misère;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses:
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?
Soit! à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! il est libre. Adieu!

FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête;

Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite :
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre ?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre...
Holà, quelqu'un...! Vous-même en jugerez ainsi.
(A un valet.)
Que l'on cherche Lucile ; et qu'elle vienne ici.
(A part.)
Aussi bien elle hésite, et rien ne se décide.
(A Baliveau.)
Qu'est-ce? Vous mollissez ? votre front se déride ?
Vous paraissez ému ?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvais pardonner son malheur :
Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCÈNE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Venez, venez, monsieur ! Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, à Baliveau.

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(Voyant Damis interdit.)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car, de quelques talents dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie aurait dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile.
Mais de tant de bonté l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

FRANCALEU.

Ha!

BALIVEAU, à Francaleu.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui tout à l'heure était un phénix, un trésor!
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCÈNE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, [illegible]

Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment! La connaîtrais-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi, ce serait...? Quoi! c'est... la muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair...?

DAMIS.

Eh, oui!

FRANCALEU

Mériadec... de Kersic... de Quimper...

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même! Il faut être équitable:
Avouez maintenant; rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, éclatant de rire.

Embrassez-moi.

DAMIS.

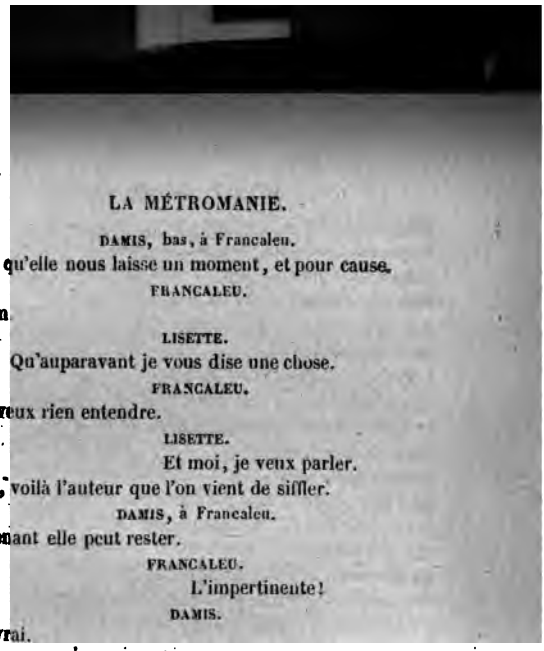
De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt.
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute
[illegible], pour peu qu'il nous écoute.



DAMIS, bas, à Francaleu.

Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.

FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, à Francaleu.

Maintenant elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, bas, à Lucile.

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma première estime :
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si malhabile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.

Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime :
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que, par mon propre choix, je me rendisse heureuse ;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

(Bas.)
Au fait ! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

FRANCALEU.

Ah ! fort bien !

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, était selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre :
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore : et de moi près de vous secondé...
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts ;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serais condamnée,

S'il fallait à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étais rendue!
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits :
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur! ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignais, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune; et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel! qui voulait aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine...

DAMIS, lui remettant une lettre ouverte.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, [illegible], LISETTE.

DORANTE, [illegible]

Écoutez-moi, [illegible]
Après avoir [illegible]
Il est temps [illegible]
J'adore votre [illegible]
Vous [illegible]
[illegible]
Un [illegible]
[illegible]

Ou me laisser aller à tout mon désespoir!
(A Damis.)
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

FRANCALEU lit.

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
« Par son médiateur il est des mieux servis;
« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, serait très-inutile;
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu;
« Celui de monsieur Francaleu
« Puisse-t-il s'obtenir de même!
« Parlez, pressez, priez! Je désire à l'excès
« Que sa fille aujourd'hui termine nos procès;
« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protége,
« Entre votre hôte et moi, renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collége.
« MÉTROPHILE. »

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(A Lucile.)
Ah, monsieur! ô mon père! Enfin je vous possède.

DAMIS.

[illegible] moins estimer l'ami qui vous la cède.

DORANTE.

[illegible], vous devez en effet m'en vouloir;
[illegible] homme...

[illegible]AMIS.

[illegible]reux.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non : mais, en termes honnêtes
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE, aux autres.

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi...? Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;
Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non; j'appelle, en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

FIN DE LA MÉTROMANIE.

GRESSET.

LE MÉCHANT.

1745.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non : mais, en termes honnêtes
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE, aux autres.

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi...? Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;
Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non; j'appelle, en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

FIN DE LA MÉTROMANIE.

GRESSET.

LE MÉCHANT.

1745.

NOTICE SUR GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset est né à Amiens en 1709; il y est mort en 1777. Les jésuites de cette ville, chez qui son père l'avait placé, ayant résolu de l'attacher à leur Société, il commença son noviciat à l'âge de seize ans. Le goût des belles-lettres fut un des motifs qui le déterminèrent à céder à leurs instances On l'envoya à Paris, dans la maison de Louis-le-Grand.

Sous des professeurs célèbres, environné des grands modèles, dont il était enthousiaste, Gresset, pendant plusieurs années, s'exerça secrètement dans l'art difficile des beaux vers. *Ver-Vert* est son premier ouvrage : il avait vingt-quatre ans lorsqu'il le publia. Ce poëme lui valut une réputation qu'il sut soutenir par de nouvelles publications. Alors le monde lui offrit une récompense à ses talents : il quitta l'habit religieux, et se livra entièrement à la littérature. Les poésies légères de Gresset suffiraient seules pour le placer au-dessus des nombreux auteurs qui se sont exercés en ce genre durant le dernier siècle. Mais depuis sa sortie des jésuites il fréquentait les spectacles : il étudiait ainsi un art qui donne au talent des vers le plus sûr moyen de se développer. Il écrivit pour le théâtre ; et après la tragédie d'*Édouard III* et le drame de *Sidney*, pièces qui renferment de grandes beautés de style et de situations, il acquit par sa comédie du *Méchant* une célébrité durable. Cette comédie, où le ton du grand monde est le mieux soutenu, où l'élégance du style est portée à la perfection, est un modèle de dialogue : la plupart des vers ont mérité de passer en proverbe ; et Gresset, auteur d'une seule comédie, est peut-être le poëte comique dont on a retenu le plus de vers.

Après le succès du *Méchant*, l'Académie ouvrit ses portes à Gresset : il y fut reçu aux acclamations du public et des gens de lettres. Cependant, dégoûté d'un monde dont il avait si bien observé et si bien peint les travers, il se retira bientôt dans sa famille, où il vécut bon mari, bon ami, recevant chez lui la meilleure compagnie de sa ville, dont il faisait les délices par l'enjouement de son esprit. Là, pour complaire à l'évêque, homme d'une piété plus que sévère, il écrivit en 1759 sa lettre sur la comédie, qui lui attira les plaisanteries de Voltaire et les épigrammes de Piron. Mais Gresset avait renoncé à la carrière du théâtre par esprit de dévotion ; il avait sacrifié plusieurs comédies. Il ignora les sarcasmes dont il était le sujet, ou du moins il y fut insensible : l'abnégation exclut l'amour-propre.

Gresset, comme directeur de l'Académie, eut l'honneur de complimenter le roi Louis XVI sur son avénement au trône ; et ce prince, pour récompenser le sage emploi que le poëte avait toujours fait de ses talents, lui accorda des lettres de noblesse. C'était du superflu : un monarque ne peut pas donner la gloire.

Gresset respire partout un esprit malin sans [illegible], une gaîté qui n'a rien de trivial. Chez lui, on rencontre toujours une alliance heureuse de la langue poétique et de la langue familière, une philosophie profonde exprimée avec [illegible] plus en faveur [illegible] a fait imprimer.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS. — 1745.

ACTEURS.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
Un laquais.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? comment!
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Mais pour moi, j'en suis bien convaincue,

Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissait ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bonhomme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis : car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que [illegible] je ne puis comprendre
Que, connaissant [illegible] veuilles le défendre
Droit, franc [illegible] naturel estimable
Un fourbe, [illegible] homme, qui
Qui nuit à tout [illegible] tout le monde

Oh! quand on [illegible]
Mais, autant qu'[illegible]
Mon maître est [illegible]
La première vertu [illegible]
C'est qu'il est [illegible]
[illegible]

[illegible]
Q[illegible]
M[illegible]
Cette [illegible]

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude ;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverais-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenait à se faire,
Je pourrais, par Chloé, te placer chez Valère.
A propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connaît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Sur, annonçant le meilleur caractère ;
Sur l'esprit ou la fatuité,
Réussit par la méchanceté,
Cléon pour son modèle ;
Lui, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Des monstres de tout.

Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide; il arrive aujourd'hui :
Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître :
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse, et positive, et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte
Comment! il parle seul!

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, sans voir Lisette.

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien, et la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutais?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, monsieur! j'aurais, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcherait? je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce :
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela !

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'était pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvait mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine;
Des terres du futur cette terre est voisine,
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiraient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyaient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
Ils s'aimaient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serais surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvait tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison ;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrais mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela serait beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mène en vous semblant soumise ;
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitait à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voudrez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux et l'âme la plus noire :

Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! c'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avait de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce serait peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire;
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son âme,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame :
Dans votre terre ici fixé depuis longtemps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites :
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connais, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi.
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étaient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon était un homme décrié,
L'aurais-je ici reçu ? l'aurait-elle prié?

Mais quand il serait tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurais-je à craindre?
Isolés dans nos bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerais pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paraît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis;
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content; madame en est éprise.
Je croirais même assez...

GÉRONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour à tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'âme enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle était,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestait;
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle:
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrais le voir! Corbleu! tu vas connaître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paraissait s'ennuyer,
Car il ne disait mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parlait, Cléon faisait la mine;
Il animait madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parlait, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère;
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paraître;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, d'un ton brusque.

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, bas, à Lisette.

Lisette, elle est malade.

LISETTE, bas, à Géronte.

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCENE IV.

FLORISE, GÉRONT

FLORISE.

Je ne sais [illegible]
Aussi [illegible]

Que vous m'avez
Dont je ne vois
Tous vos propos
Au point que j'en

CÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrais peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera :
Ce seront des procès. Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

CÉRONTE.

Moi !

Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

CÉRONTE.

Eh ! quoi..

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

CÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
[illegible] veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
[illegible] un fat qui s'aime, qui s'adore.

CÉRONTE.

[illegible] vre les défauts :
[illegible] l'est, jusques aux sots
la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme !
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? j'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte ;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre ;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire.
Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrais chasser
Quand ils viennent ; railler leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage ;
Mais grâce, je vous prie, et plus d'attention

Pour Ariste : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne saurait me plaire,
Et je lui manquerais indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce serait une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imaginerait que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE élève la voix, apercevant Lisette.

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage ;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Tout son père, on le sait, a mangé tout son bien ;
Sa figure est médiocre, elle n'a que le mien :
Et, c'est bien la moindre chose

Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.
(Il sort.)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre!

SCÈNE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien! Cléon
Paraîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'âme peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop
Mais il a pleinement le don de
On lui croit de l'esprit, vous
Moi, je ne connais point de
Quand il sera pour vous ce
Qu'on
Et

Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, à Chloé, qui lui baise la main.

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifierais : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage ;
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur. Nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez : vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
[illegible] voirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
[illegible] dire que c'est une affaire arrangée
[illegible] mariage; et, d'un autre côté,
[illegible] m'a dit, avec même clarté,
[illegible] qu'il fallait sans remise

Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir :
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite ;
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui :
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui ;
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, longtemps absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimait, s'il songeait que je l'aime,
J'aurais dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux [illegible] pour moi, j'obéis.
Aux ennuis de l'ex[illegible] est préparé ;
Et j'y dois expier [illegible]
D'avoir pu mérit[illegible]
A quoi rêves-tu [illegible]

Fort bien... Voilà [illegible]
Et sûrement Flor[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite :
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII.

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence ;
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah! tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrais-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le secret de Valère :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connaître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paraître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas [illegible]
Me paraît [illegible]
Je vous [illegible]
J'ai réfléchi [illegible]
Deux [illegible]
A [illegible]

[illegible]
[illegible]

Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre sans doute;
Et celle de Géronte?...

FRONTIN.

Elle doit être en route:
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
Valère, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville:
Ne point m'en amuser, serait être imbécile;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
ut arrangé pour qu'il eût Cidalise:
r la plupart, formé nos jeunes gens:
dé pour lui quelques mois de son temps,
'anture, ou quelque autre, l'engage...
ent rompre son mariage,
lt d'employer tous mes soins.

CLÉON.

Moi! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache :
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache :
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chère moitié ;
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venait à mourir, Florise n'aurait rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse ;
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrais pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse ;
Et je n'épouserais que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime : il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
..., sur la fille alors arrêtant mon espoir,
...aisserai la mère à qui voudra l'avoir.
...être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

...ais assez.

...LÉON.

Aussi n'y tiens-je guère,
...is point un fort grand embarras :
..., je ne m'en pendrai pas.
...is avoir Florise ;
...l'une et l'autre entreprise,
...ant conseillés,
...voir brouillés.

...n confidence

Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés! quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime;
C'est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles;
Être craint à la fois et désiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, [illegible]
Je m'établis ailleurs, [illegible]
[illegible]

Toujours visages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grâce à vous, conserver un ami;
On est tantôt au nord, et tantôt au midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte; je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie;
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet...?

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serais assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette:
J'aimais assez Marton, et Nérine, et Finette;
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois:
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, Lolive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connaissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, après un moment de silence.

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette:
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir!
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II.

CLÉON.

Frontin est amoureux; je crains bien qu'il ne cause:
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnais quelque commission
Pour Paris? Oui, vraiment, l'expédient est bon:
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étais défié,
Que c'était un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

[illegible], CLÉON.

FRONTIN.

Je vous [illegible]
Est-il vrai [illegible]
Changerie[illegible]

Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paraissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher..

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous;
La parenté m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps :
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout : selon moi,
Tous ces noms ne sont rien; chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison; je vous dois le courage
Qui me soutient, contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins! il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherais, s'il en était besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
...; car ce serait un moyen un peu fort :
...à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre ?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avait éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez ; une assignation
Détruira le projet de la donation :
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre âme est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité ;
Je n'irais pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimais à lui plai[illegible]
Et soit cette habitude, ou quelque autre [illegible],
Je ne puis me résoudre à le [illegible]
Mais votre [illegible]
Dites-lui [illegible]
J'ai [illegible]

De départ; et qu'enfin, s'il me poussait à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourrait consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension.
Mon procureur fera cette expédition;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Aurait fait enfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable; il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre :
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Vous plus d'un obstacle au projet que vous faites :
être votre goût vous a séduit d'abord;
Paris...

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice ;
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence ;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on fripponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, et je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie

Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent alentour;
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien, que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause,
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment ?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé ; mais faites-vous des vers ?

CLÉON.

Qui n'en fait pas ? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie ?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents.
Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse ;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

CLÉON, FLORISE, FRONTIN.

FRONTIN, un peu éloigné.

Monsieur, je voudrais bien...

CLÉON.

(A Florise.)

Attends... Permettez vous ?

FLORISE.

Veut-il vous parler seul ?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous

Entière liberté. Frontin est impayable ;
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLÉON, à Florise, qui sort.

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, ma réputation
Se passerait fort bien de votre caution;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avais-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irais le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI.

CLÉON.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose;
Sans cela l'on pourrait en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, en habit de campagne; CLÉON.

VALÈRE, embrassant Cléon.

Eh! bonjour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable

Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnaîtrai-je... ?

CLÉON.

Ah ! point de compliments ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien ! quelles nouvelles
A Paris?

VALÈRE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paraît charmant, c'est le sort de votre âge ;
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties ;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe ?

VALÈRE.

Oh ! non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie ;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend ;
On se prend, on se quitte, assez publiquement ;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent ;
Les hommes s'aiment tous ; les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant ;
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise?...

VALÈRE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez?... Quoi! la chose est secrète?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirais-je?

CLÉON.

Partout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherais, si je la croyais telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, avec un grand éclat de rire.

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme:
Il faudrait des six mois pour aimer une femme,
Selon vous; on perdrait son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise:
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après si vous pouvez:
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez... Eh bien! mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALÈRE.

Eh! non: vous me donnez un ridicule affreux.
Que dirait-on de moi, si j'allais, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurais une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui serait mon pédant;

Ou, si pour mon malheur ma femme était jolie,
Je serais le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce serait m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irais-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune.
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paraît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments, je prévois mon histoire
Si j'allais m'enchaîner; et je ne vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe :
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connaissez-vous?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis longtemps dans notre voisinage;
Que c'était son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendait me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès:
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc: à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvais gentille, elle me plaisait fort:
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle était embellie;
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paraître, et je doute qu'il vienne.
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur:
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étais donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bête.

VALÈRE.

Assurément Chloé serait une beauté,
Que, sur ce portrait-là, j'en serais peu tenté.
Allons, je vais partir; et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère:
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choquerait votre mère ;
Il faut dans [illegible] paraître consentir
Et tâcher, [illegible] de point réussir
Écoutez [illegible] toutes les [illegible]
On ne [illegible] les importunes [illegible]
Que selon [illegible] l'esprit des [illegible]
Il faut, pour [illegible] dans [illegible]
L'importan[illegible]
Si vous y [illegible] du [illegible]
Or, notre [illegible]
Toute sa [illegible]
De [illegible]
[illegible]

Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurais-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'était que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez : moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Ecoutez-moi, de grâce;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
N'approuverais pas ce début étourdi
Vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Vous exigeât un maintien raisonnable;
Un vieux fou dont on peut se moquer,
A qu'on pouvait tout risquer,
Projets, il fallait sans scrupule
Un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Je me croire à son gré :
Je l'en détacherai.

SCÈNE VIII.

CLÉON, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps; que Frontin vous ramène.

SCÈNE IX.

CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend; son faible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux.
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourrait bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu:
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper; et nul autre sur moi
N'aurait jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connaissais, si tu pouvais l'entendre,
Ah! tu saurais trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue:
J'ai voulu l'appeler, je l'aurais dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il était déjà loin .. Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète;
... souffre l'attendait, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

... d'autres l'auront pu voir;
...... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience!
... la prudence :

N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras ;
Raisonnons : c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne ;
Et si ce ne l'est pas, ma course serait vaine ;
On le saurait ; Cléon, dans ses jeux innocents,
Dirait que nous courons après tous les passants.
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre... .
Serait-ce bien Valère?... Eh ! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage ;
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon :
Plus le trait serait noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudrait que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudrait-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous ;
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien ;
Géronte aime Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne seront point les maîtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la supériorité
[illegible]
[illegible]

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, sans voir Lisette.

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ! ce n'est que vous ? Moi, je cherchais Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage,
Partez ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi (si cela continue),
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très-bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets : moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disais ..

LISETTE.

Oh ! la paix serait faite,

Et pour nous marier tu n'aurais qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Était un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... Au surplus,
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus :
Si bien, que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'était.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux :
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot, je défends ton visage;
Tu m'aimes, dans. Si tu pars, [illegible]
Toute promesse est nulle, et [illegible]
[illegible]

Mais...

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer,
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille.
Je vois bien qu'elle boude, et je connais son style;
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison :
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse :
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus;
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde.
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir :
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrais, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux ;
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire
Je vais la retrouver; venez-y; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous était nécessaire,
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire ;
Elle tourne au pire [illegible] votre crédit
Ne détrompe [illegible] vous garantit ;
Cléon va périr [illegible]

Géronte n'entend [illegible]
J'ai beau citer des [illegible]
Il ne croit rien ; il [illegible]
J'ai pourtant bien [illegible]
[illegible]

LISETTE.

Le soupçonner! comment, c'est là que vous en êtes?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites;
Croyez d'avance, et tout...

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère était déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie!

LISETTE.

Oh! toutes ses mesures
[illegible], pour le cacher, bien prises et bien sûres
[illegible] Cléon; et, l'oracle entendu,
[illegible] près d'ici Valère s'est perdu,
[illegible] : comptez que c'est lui-même;
[illegible].

ARISTE.

Quel [illegible]mbarras extrême!
[illegible], ou [illegible]rait tout ici :
[illegible] [illegible]eilleur parti.

Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V.

ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(A Ariste.)
Mais, de grâce, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il serait mieux d'attendre :
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise? On viendrait, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu serait un peu [illegible]
Et quand un [illegible] arrive, on n'a [illegible] affaire

ARISTE.

Quel !

VA[illegible]

On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste et sur sa bonne foi...

VALÈRE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement ; cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah ! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connaissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable ;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère ;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours.
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà ; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre ; et le mal est d'un autre.

VALÈRE.

(A part.) (Haut.)
Oh ! voici les sermons, l'ennui !... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient...

ARISTE.

Un moment. Si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Vous savez...?

ARISTE.

Je le sais.

L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paraître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeais pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde; et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient; allons...

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, d'un air fort empressé.

Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
(A Ariste.)
Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;
C'était hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(A Ariste.)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie,
[illegible] point ici l'air de cérémonie,
[illegible]oi déjà comme de la maison.

[illegible]ptons qu'elle entendra raison.
[illegible]ruit! c'est bien moi qu'on étonne:
[illegible]ah! je ne crains personne :
[illegible]de cela.
[illegible]ut s'apaisera,

Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveler connaissance avec lui
Allez ; si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh bien ! es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissais.

VALÈRE.

Oh ! j'étais fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ;
Je l'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, [illegible]

[illegible] faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONT[illegible]
Il par[illegible]
Eh bien...?

VAL[illegible]
Assurément, [illegible]
De cher[illegible] les bontés...

GÉRONT[illegible]
Non; ce [illegible]
Je le l'ai [illegible] dit, point de cérém[illegible]

SCÈNE IX

[illegible]

Ne [illegible]

Vous, [illegible]

Je ne pouvais [illegible]
Avec moins [illegible]

VALÈRE.

J'avais la même impatience.

CLÉON, bas, à Valère.

Comment va?

VALÈRE, bas, à Cléon.

Patience.

GÉRONTE, bas, à Cléon.

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avais grande raison de prédire à ta mère
Que tu serais bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connais, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, monsieur, les sait on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie.
Eh bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, d'un ton précipité.

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avait Phryné, qu'elle hait à la mort.
Dorlor à la fin a quitté Doralise :
Il est bien, mais, ma foi, d'une horrible bêtise;
Depuis longtemps cela devait finir,
Le garçon n'y pouvait plus tenir.

CLÉON, bas, à Valère.

Continuez.

VALÈRE.

J'oubliais de vous dire
Les complets sur Lucile et Delphire :
Il ne se montre plus;
Il a pris son parti là-dessus;
Il en prend de plus belle,
Dès qu'on parle d'elle.

Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE.

Quoi! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? l'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connais paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Paryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

(A Géronte.) (A Valère.)
Vous avez bien

Nous avons, je le vois,
Et je sens que Paris
Mais nous le guérirons
Ma sœur est
Va rendre à

Vous donner l'air du monde, au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(Bas, à Valère.) (Bas, à Géronte.)
Ferme!. . Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment encor! je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle était assez bien.

CLÉON, bas, à Géronte.

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALÈRE.

Comme on aime...
[illegible] la tête tourne... Elle en fera de même :
[illegible] au contrat toute ma liberté;
[illegible] bons amis chacun de son côté.

CLÉON, bas, à Valère.

[illegible] appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
[illegible]t, et donne grande envie...

VALÈRE.

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, bas, à Valère.

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.)

GÉRONTE, à Cléon.

Quelle tête! Oh! ma foi, la noce est retardée :
Je ferais à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime),
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il?

VALÈRE.

Pas mal... Cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit ermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi?

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, à Géronte.

Que parle-t-il d'abattre?

VALÈRE.

Oh! rien.

GÉRONTE.

Sachons ce que [illegible]

Non, c'est [illegible]
Pour [illegible]

[illegible]
[illegible]

Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison; il serait inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, à Cléon.

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALÈRE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a.
La maison est à nous, on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrais : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir : ce n'était pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, bas, à Géronte.

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! Oh! parbleu,

La peste emporterait jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, à Cléon.

Par malheur j'ai du goût; l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(A Cléon.)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avait de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connaissez tout aussi bien qu'un autre.
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit;
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorais le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens :

Avant que de louer, j'examine longtemps;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi connais-je bien mon monde; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même. Et, par exemple, vous,
Si je les en croyais, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot; et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux : fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre;
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas :
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(Un laquais arrive.)

CÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

CÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(Le laquais sort.)

Voyons. . Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture?... Oui-dà! j'allais vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui; la matière est féconde:
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

CÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est;
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...

Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ! daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose ; mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que mes procédés vous ayiez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien ; sur vous je ne prends nul ombrage.
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON lit.

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre nièce à Valère : « vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires « sont très-dérangées, et le courage fort suspect. Un ami de sa mère, « dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce ma- « riage, et vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié « avec Valère ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent « dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?
(*Il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment ? vous déchirez...!

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi ; qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits;
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et mon affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots : je vous attends.

SCENE XI.

CLÉON, VALÈRE, d'un air rêveur.

CLÉON, fort vite et à demi-voix.

Vous êtes trop heureux;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allais braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurais fait le malheur de ma vie;
Ses regards ont changé mon âme en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étais pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur, et noble et naturelle,
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimait autrefois; j'espère mon pardon.

Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avais pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je ; allons, point de faiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurais jamais cru l'apprendre par Valère :
Il revient, il me voit, il semblait vouloir plaire ;
Son trouble lui prêtait de nouveaux agréments,
Ses yeux semblaient répondre à tous mes sentiments :
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré que je croyais si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise ! .. il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien ; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu ; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe, et n'est pas naturel ;
Valère vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? c'est, *ma chère Lisette*,
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvait me souffrir : à présent,

Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il *est délicieux, incroyable, divin;*
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse.
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valère?

LISETTE.

Ah! j'oubliais de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connaissent fort, ils s'évitent tous deux :
Serait-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II.

LISETTE.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment!...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlais de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisait)
Que tu t'amusais fort de tout ce qu'il disait :
Conviens qu'il est charmant; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh, mon Dieu! je n'aimerais rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément,
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyait souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien!... J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avait pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle souvent, et souvent je remarque

Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avais poussé...

FLORISE.

Chimère ! Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon ; et que je puisse apprendre..

LISETTE.

Je voudrais qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie?

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même.
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile :
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absents se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,

Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, voyant venir Ariste et Valère.

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrais bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien; laissons-les.

SCÈNE IV.

ARISTE, VALÈRE, paré.

VALÈRE.

On m'évite;
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grâce.
Le connaissez-vous?

VALÈRE.

Non; mais je vois ce qu'il est:
D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connaît?
La conversation deviendrait fort stérile.
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère.
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractère?

L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connaissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Auront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Ainsi refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais [illegible] méchant je ne vois point de gloire.
[illegible]ombien cet esprit est aisé,
[illegible]d peu, comme il est méprisé !
[illegible]obtient la même réussite :
[illegible]nt de gens ont-ils ce plat mérite ?
[illegible]ur, et de ce naturel
[illegible]usant, sans bassesse et sans fiel,
[illegible]t commun : par son succès bizarre,
[illegible]cté prouve à quel point il est rare :
[illegible]n, de l'ordre, et de l'humanité,
[illegible]ble esprit marche avec la bonté.
[illegible] offre à nos yeux qu'une fausse lumière ;
[illegible]putation des mœurs est la première ;

L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connaissez la misère:
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire:
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence:
Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite:
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
dit l'esprit commun: par son succès bizarre,
méchanceté prouve à quel point il est rare:
i du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
véritable esprit marche avec la bonté.
ion n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière:
réputation des mœurs est la première;

Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré;
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très-estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle;
Il règne, on l'environne; il prononce sur elle;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens ? l'insolence, et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre ·

L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connaissez la misère:
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire:
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence:
Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite:
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun: par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare:
Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière:
La réputation des mœurs est la première;

Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien : et, malgré vos maximes
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire ; on le recherche, on l'aime ;
Je voudrais que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois ;
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté,
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,

Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société ;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle âme méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Étranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté.
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté ;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage ;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

VALÈRE.

Je ne le verrais plus, si ce que vous pensez
Allait m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,

Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même âme avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE.

Je ne le connais plus, s'il n'est point honnête homme :
Mais il me reste un doute; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant; et je serais partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? Oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez.
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALÈRE

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur; et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avais votre amitié.
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah! laissez là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface!
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez; vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons

VALÈRE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie; ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins :
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure ; il peut obtenir votre estime ;
Vous avez vos raisons apparemment ; et moi
J'ai les miennes aussi : chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton là m'est nouveau ; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avait employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet ;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous [illegible]
Il lui [illegible]
Ne [illegible]
Et qui [illegible]

CÉRONTE.

Encor ! J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie?

CÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

CÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon : il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirais ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle âme assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage ;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène ;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imaginerait qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage ;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé, qu'il refusait tantôt.

ARISTE.

Tout expliqué si l'on cessait de nuire,

Si la méchanceté ne cherchait à détruire...

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas ; soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est :
On reçoit et l'on rend ; on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos? comme il n'est ni mérité,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien, on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimait si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien [illegible]
Tout est [illegible]
Le plaisir, [illegible]
Je n'ai [illegible]
Ce jar[illegible]
L'air [illegible]
Ce tm[illegible]

Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connaissez ma droiture.
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien;
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
Et je crains... Vous sortez? Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

CLÉON, ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, bas, à Lisette, en sortant.

Songe au moins...

LISETTE, bas, à Ariste.

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet.
Quelqu'un des gens pourrait entendre mon secret.

CLÉON, seul.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourrait vouloir de moi! l'aventure est parfaite :
Feignons; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, à part, en revenant.

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse;
Je l'aimais sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire.
Ce n'est pas pour monsieur : j'aime son caractère,
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame!... oh! d'honneur... Mais je crains ma franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je crois...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux! Tu le soupçonnes de moi?
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Armande un moment; elle fut ma folie;

Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyait fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une âme simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs;
Mais madame Florise !...

LISETTE

Elle est insupportable;
Rien n'est bien : autrefois je la croyais aimable,
Je ne la trouvais pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant.
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement :
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, allant vers le cabinet.

Paix! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, seul.

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnait;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, à part, en revenant.

Elle est, ma foi, partie,
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchait. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnaissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(A part, en sortant.)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, seul.

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geôlière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère:
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire;
Grâce à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

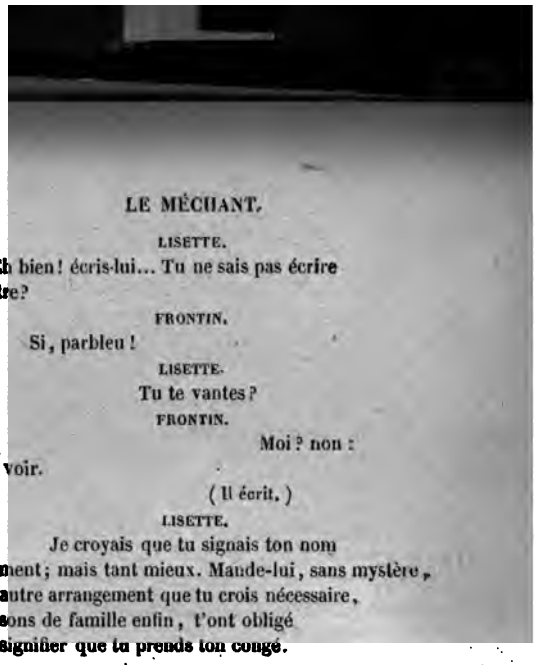
L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout à fait encor, mais j'en ai bonne idée.
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion:
En gens congédiés je crois me bien connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grâce aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne: ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité:
Veux-tu lui rester seul, et que ta probité...?

FRONTIN.

Mais le quitter! jamais je n'oserai lui dire.



LISETTE.

Bon! Eh bien! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non:
Tu vas voir.

(Il écrit.)

LISETTE.

Je croyais que tu signais ton nom
Simplement; mais tant mieux. Mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendais cela pour finir avec toi.
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice:
Et, pour que ton état soit dûment éclairci
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère:
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourrait nous surprendre,
J'en meurs de peur: adieu.

LISETTE.

Ne crains rien: va m'attendre.
Je vais t'expédier.

FRONTIN, revenant sur ses pas.

Mais à propos vraiment,

J'oubliais...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II.

LISETTE.

J'ai de son écriture :
Je voudrais bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurais cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon. En tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

ARISTE, FLORISE, LISETTE.

LISETTE, à part, à Ariste.

Monsieur, pourrais-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler;
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur, je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée!

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les fausse tés,
Vus de près ne sont rien; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre faiblesse.
Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avaient existé!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans faiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille,
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie :
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semait en ces lieux.

Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir; et, dans cette entrevue,
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussirait pas sur l'esprit de mon frère;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnait Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois. Sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valère;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusait tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis; c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal, sans aucune tenue;

Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bonhomme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun :
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle était clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on voulait donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait ; il soutient son absurde système.
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il était écrivain ;
Il m'était revenu que dans des brouilleries
On l'avait employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait, de peur des accidents.
Je ne répondrais pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous ; et peut-être Valère,
Qui refusait d'abord, et qui connaît Frontin
Depuis qu'il me connaît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste..., il ne faut point que cela vous anime
Contre lui ; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employait ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! oh! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI.

CLÉON.

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette aurait-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée... un mot, quelques fleurettes,
Me la ramèneront... ou si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII.

CLÉON, FLORISE.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allais chez vous, madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre âme?
Qu'avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins sereins.
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grâce :
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connaissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle était mon erreur! quand je vous adorais,
Je me croyais aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginais;
Mais je vois à présent que je me suis trompée :
Par d'autres sentiments mon âme est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulais à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyais que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous aurait fait perdre votre temps,
Ou vous amuserait par l'air des sentiments;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, à genoux, et de l'air le plus affligé.

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, se relevant, et éclatant de rire.

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulais vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employait ma faiblesse.
Eh bien! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre :
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante :
Attendons quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il fallait n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connaissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! je savais tout cela :
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!..

VALÈRE.

Connaissez mieux les gens,
Croyez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, monsieur? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti; je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris. Qu'il vienne;
(A un laquais.)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(A Valère.) (A Cléon.)
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il était à monsieur même en servant chez vous.
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connais point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave; on me mandait que non.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, [illegible], CHLOÉ, [illegible]

Qu'est-ce [illegible]

[illegible]

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre il était en ces lieux!
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon.
(Montrant Valère.)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurais bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais...

FLORISE, se saisissant du paquet.

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, très-vivement.

Mais, madame, c'est vous... Songez.

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connaissez la main de monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avait destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

CÉRONTE, en fureur, après avoir lu.

M'interdire! corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connais
Remarquez ma maison, pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

CÉRONTE, à Cléon qui sort.

Oh! l'on ne vous craint guère...
[illegible] moi, de mon caractère;

Mais, morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son âme est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspirait pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce aurait Valère
Si j'étais bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire
(Je vous l'ai déjà dit), un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(A Valère.) (A Ariste.)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

PRÉFACE.

Cette bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule, beaucoup plus nombreuse, de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes. Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre, né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre de comédie, où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle, par dérision, comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises? ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être? Il conclut enfin en disant que, si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas, sans doute, l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords; il entend l'amour tendre et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres: c'est que, dans notre nation, la tragédie [illegible] par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y [illegible] l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur [illegible] devrait être l'âme, est traité comme il doit l'être en [illegible] comique. La galanterie, les déclarations [illegible], la naïveté, la familiarité, tout cela ne [illegible] nos héros et nos héroïnes de Rome et de [illegible] retentissent; de sorte qu'en effet

'amour naïf et attendrissant dans une comédie n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpomène qui depuis longtemps a pris chez nous les brodequins de Thalie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies, qui eurent de si prodigieux succès, vers le temps du cardinal de Richelieu, la Sophonisbe de Mairet, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée : on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule; c'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable ; c'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre : il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amants qu'il met sur la scène une passion vive et touchante : il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de Mairet, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé :
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits ; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans [illegible]

. . . . . .

qui D'un che[illegible]

Le héros dit [illegible]

Adieu, [illegible]

L'héroïne [illegible]

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

. . . . . Aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Que César

. . . Trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre César malheureux; sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

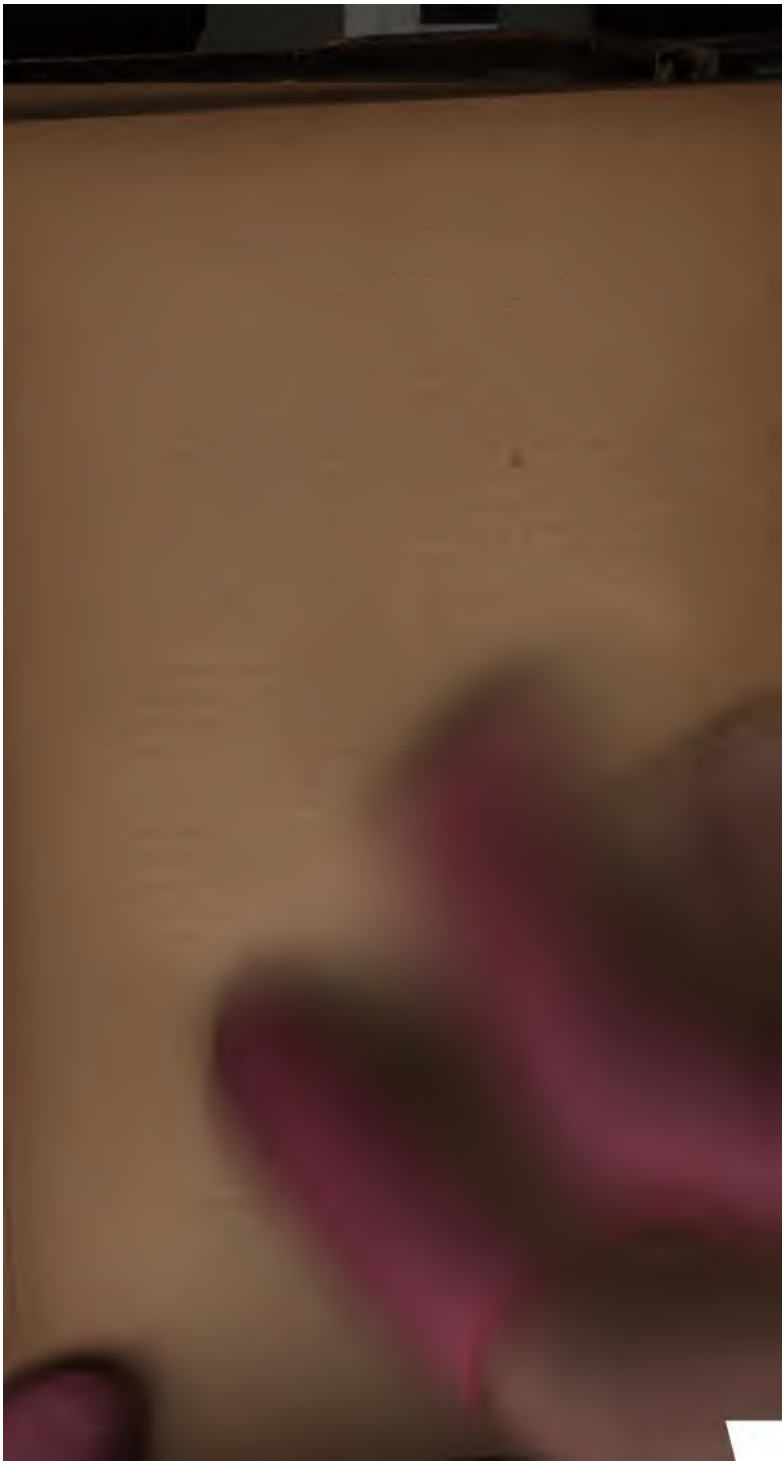
Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent la Mort de Pompée, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter sur le théâtre, comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi, croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle « d'un je ne sais quoi, dont par le doux rapport les âmes « sont assorties? » Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies [illegible] que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie [illegible] que du rival et du vainqueur d'Euripide.

[illegible] plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est [illegible] qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois [illegible] sublime, ne soient nécessaires pour servir ou



NANINE,

COMÉDIE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 16 JUIN 1749.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.
LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.
LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.
NANINE, fille élevée dans la maison du comte.
PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.
BLAISE, jardinier.
GERMON, MARIN, } domestiques.

La scène est dans le château du comte d'Olban.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

ier, il faut, monsieur le comte,
ner nettement sur mon compte.
n'avons un cœur tout neuf;
et depuis deux ans veuf :

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble :
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt ! Parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur ;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, à part.

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre
Que mon mari vous faisait pour ma terre
A dû finir, en confondant nos droits,
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage ;
Vous différez, [illegible]

LE COMTE.

J'attends [illegible]

Je [illegible]

Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas :
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille:
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur?
De quoi peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
Oui, oui, la beauté, madame,
Veut; la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mon humeur, vous?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble :
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt ! Parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur ;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, à part.

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre
Que mon mari vous faisait pour ma terre
A dû finir, en confondant nos droits,
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote : bon !

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais, pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide ! ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous !

Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas :
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever ;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille :
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; et vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort ! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas : oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux ; la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble :
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt ! Parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur ;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, à part.

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre
Que mon mari vous faisait pour ma terre
A dû finir, en confondant nos droits,
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote : bon !

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais, pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide ! ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous !

Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas :
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever ;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille :
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; et vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort ! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas : oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux ; la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai sans doute ; et, pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure ;
L'Amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir :
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot ; et, pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître ! Vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je par[illegible] lâche complaisante,
De vos [illegible]
Et qu'à [illegible]
Excuse [illegible]

Comment ! [illegible]

[illegible]

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez ; j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien !
Si je l'aimais, apprenez donc, madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance ;
Humilier ainsi votre naissance ;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang ?

LE COMTE.

[illegible] honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
[illegible] plus haut [illegible] aractère.

LE COMTE.

Il est très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'usage...

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênants
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une âme sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode, et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez; aimez des [illegible]
Cœur noble et [illegible]
Du magister et du [illegible]
Soutenez bien [illegible]

Ah, juste ciel! [illegible]

[illegible]

Qu[illegible]

Qui [illegible]
Voici [illegible]

Que le faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie.
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine...?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, à part.

Ciel! à quel point
[illegible] m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

[illegible] doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

[illegible]ne, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

[illegible] COMTE.

[illegible]t?

[illegible]

[illegible]ais... non,
[illegible]dre

Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!
(A un laquais.)
Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? Dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle:
Ah! c'est encore une douleur nouvelle!
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici: je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout,
Mais s'ils ont dit, J'aime... ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage..
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant.
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux : mais ce sont des chimères;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez...
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez...
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!
(A un laquais.)
Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? Dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle:
Ah! c'est encore une douleur nouvelle!
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici: je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout,
Mais s'ils ont dit, J'aime... ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage..
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant.
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux : mais ce sont des chimères;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez...
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez...
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Ou trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle et de l'esprit!
(Avec dépit.)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Être honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien! voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir: jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très-digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable:
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce cœur si simple est devenu bien vain!

Mais votre audace est trop prématurée;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi: mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais:
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentiments plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même:
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible? et que viens-je d'ouïr?
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, avec un emportement de tendresse.

Lève-toi;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi,
Ma chère amie! Eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah! quel plaisir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non; c'est, ma fille, un séjour délectable

NANINE.

Le croyez vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux...

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat: tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer, pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Écoute: il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes:
Sois prête au moins!

SCENE VI.

NANINE.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentiments combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant, je l'offense peut-être;

Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser :
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais, moi! mais, moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une âme au dessus de son sort.
Il faut partir, j'en mourrai; mais n'importe.

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

Holà! quelqu'un! qu'on reste à cette porte.
Des siéges vite.
(Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.)
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste ; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice :
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice ;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu ; mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu :
Vous avez trop relevé ma naissance ;
Je vous dois trop : c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas ;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve. Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine

Un sort, un rang moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille :
Ma mère arrive; elle vous voit en fille ;
Et mon estime, et sa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(Se levant.)
Ah! monseigneur! ah! mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps

Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure :
Elle vous traita mal ; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens : j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, [illegible]

Mais il le faut... O ciel, c'en est donc fait!

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis longtemps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté:
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre et répandus sans choix.
Hé!

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain, sur sa toilette,
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas.
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! Eh, non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(Germon sort.)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
[illegible] ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
[illegible]rière est fait pour plaire au sage;

Et sa belle âme a mon premier hommage :
Mais son état?... elle est trop au-dessus ;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser ? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien ! elle est cruelle ;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaise ! Pourquoi non ?
Blaise est un homme ; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois ;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE.

Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi, je vais, je cours: je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir:
Dans chaque mot, le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà! quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si longtemps?
Germon! Marin!

MARIN, derrière le théâtre.

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vite; il fait jour; le temps presse:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,

Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris :
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris :
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne :
Vous l'épousez ?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole, et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON

LE COMTE.

Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime!
Notre baronne avec fureur criera;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh! mais... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui,... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est mon sort peut-être.
Germon...

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne:
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère:
N'importe; allons. Quand je devrais... Mais non:
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête:
Amenez-moi Nanine.

(Germon sort.)

Ah! juste ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!

Qu'ai-je donc fait ? pourquoi ? par quel caprice ?
Par quelle ingrate et cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? Je m'y perds, plus j'y pense.

SCÈNE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi !
Ah ! répondez, expliquez-vous, de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne ; et ces purs sentiments,
Que vos vertus m'inspirent dès longtemps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, la relevant.

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

[illegible]

LE COMTE.

Elle! à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentiments au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah! Nanine! et de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse:
Elle a raison; et j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés;
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, se détournant et se promenant.

Quels sentiments! et quelle âme ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? O vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu:
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez: la baronne

Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant :
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien! Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine :
Vous l'estimez : il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux... c'est moi
(A part.)
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
(A Nanine.)
Ah! parlez-moi; disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez?... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire!
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste,

Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux...
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage :
Il en serait indigne désormais
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus; oui, mon âme
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout à l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute.
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné...

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.

NANINE.

Ciel! est-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel bonheur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe:
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir:
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons; il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(Elle se met à écrire.)

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, sans doute.

Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, écrivant toujours.

Blaise, bonjour.

BLAISE.

Bonjour est sec, vraiment.

NANINE, écrivant.

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant :
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais. .

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien ; devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez sans façon :
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir. Vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?

Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet :
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine : ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée;
Écoute : Hombert est peut être inconnu;
Peut être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher seul!

NANINE.

Je me fie à la [illegible]

BLAISE.

[illegible]

(Il met l'argent et le paquet dans sa poche; il rencontre la baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh, le butor!. . Arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas tu? que tiens tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce là?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage
Donne, te dis-je.

BLAISE, riant.

Ho, ho!

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, riant encore.

Ha, ha!

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.
(Elle décachète la lettre.)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, riant encore.

Ha, ha, ah, ha, qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.

SCÈNE VII.

LA BARONNE.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
« Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur :
« Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
« Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
« Entre vos bras je ne puis me jeter!
« Je vous conjure au moins de vouloir prendre
« Ces deux paquets; daignez les accepter.
« Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
« Et dont il est permis de s'éblouir :
« Mais il n'est rien que je ne sacrifie
« Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le style de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité, ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne;
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentiments,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible :
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison :
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
(Tandis que le comte lit.)
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli ; l'affaire émeut sa bile...
Eh bien ! monsieur, que pensez-vous du style ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh ! le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent ;
Il est prompt, ferme : il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, criant.

Monsieur!

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, haut.

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, d'un air froid et sec.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit: vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous! comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire: enfin nous l'emportons,
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà! voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare; et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, à sa mère.

Madame, j'aurais dû...
(A part.) (A sa mère.)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu,

GERMON, criant.

Monsieur!

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, haut.

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, d'un air froid et sec.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit: vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous! comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire; enfin nous l'emportons,
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà! voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare; et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, à sa mère.

Madame, j'aurais dû...
(A part.) (A sa mère.)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu,

GERMON, criant.

Monsieur!

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, haut.

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, d'un air froid et sec.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit: vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous! comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire: enfin nous l'emportons,
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà! voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare; et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, à sa mère.

Madame, j'aurais dû...
(A part.) (A sa mère.)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu,

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...
(A part.)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée :
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(Faisant une petite révérence à la baronne.)
Bonjour, madame.

LA BARONNE, à part.

Hom! la vieille bégueule!
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.

Eh bien! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru :
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui, l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde :
D'y plus souper désormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très-bien

Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre.
J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disait vrai, c'était un homme, lui !
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, relisant le billet.

Qui l'aurait cru ? ce trait me désespère.
Eh bien ! Germon ?

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, lisant.

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... Infidèle !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi ! mon fils a le cerveau perclus :
C'est sa baronne; et l'amour le domine.

LE COMTE, à Germon.

M'a t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! monsieur, elle a déjà repris

Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! madame, que l'on chasse;
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? Je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès lors que cette belle
Serait fort mal; et j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit;
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bonhomme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous:
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin? je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.

Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît ! Non, vous n'êtes pas sage.
Allez ; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés,
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après, tous deux se séparèrent :
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit maître, escroc, extravagant ;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite ;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires :
Enfin, monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire
Bien plus tragique, et difficile à croire :
C'était...

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez... O ciel ! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur ?

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps et lieu, de tout ce que j'ai dit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

NANINE, vêtue en paysanne ; GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi ! du matin au soir...
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien malavisé ;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout ; il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, longtemps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais partout avec vous m'établir:
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir.
Qu'il est heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah! Germon
Je suis chassée... et par qui!...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie! Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...
(Elle sort.)

GERMON.

Monsieur le comte a l'âme un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien:
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien! Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'âme ravie.

GERMON.

Votre âme est donc de fer?

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui? quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... Garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère.
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(Il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue!
Elle pleurait?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,

Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentiments? As-tu remarqué...

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais surtout garde qu'elle revienne.

(Germon sort.)

Germon!

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot. Qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière.
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon! je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.

(Il fait un pas et revient.)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

CERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE.

Hélas! il a raison;
Il prononçait ma condamnation.
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'âme
Je me punis; la baronne est ma femme :
Il le faut bien, le sort en est jeté
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.

Eh oui!

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;

Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer? eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal;
Jean-Roc Souci : c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cette enfant je ne puis me passer;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame; une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie!
Je m'y connais; on tente, on est tenté.
Le cœur a bien de la fragilité;
Les filles sont toujours un peu coquettes :
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez ..

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, en bottes.

MARIN.

Enfin tout est bâclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux :
Six beaux chevaux; et vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante;
Tous les panneaux par Martin sont vernis :
Les diamants sont beaux, très-bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, au Comte.

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE, à part.

Oui... mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!
En revenant, j'ai revu le notaire,

Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien longtemps.

LA MARQUISE, à part.

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure;
Depuis longtemps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! Qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme;
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(A Marin.)
Allez chercher ce bonhomme.

MARIN.

J'y vais.
(Il sort.)

LE COMTE.

Pardon, ma mère; il a fallu vous rendre
Mes premiers soins; et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, au paysan.

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur, écoutez-moi, de grâce :

Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur, voilà ce que j'ai craint;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison: mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai: chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? Pour moi, je considère
Les bons soldats; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'État,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats :
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi ! quelle idée !

LE PAYSAN, à la marquise.

Hélas ! madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille :
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah ! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble, et craignant son jeune âge;
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

(Montrant la baronne.)

Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'âme ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamants, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :
Ils sont à vous ; vous devez les reprendre :
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourse et le paquet.)

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! Ils ont été donnés :
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom! Que m'inquiète!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.
(Il va lui-même à un de ses gens.)
Holà! courez.

LA BARONNE.

Eh! quel empressement?

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant:
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies:
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante:
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais, moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, après un silence.

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine ; et dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans délour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de dissensions.
Que l'intérêt encor vous en retienne :
Tout est à vous ; j'aime
Que la
Dans
Oublions
Pour

Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne; non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon âme :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite; et voilà sa noblesse.
La mienne, à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, à sa mère.

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement.
Mais qu'elle est belle! et comme elle a l'air sage!

NANINE.

(Courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, monsieur!
Je sens de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil ; mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien ! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez vous? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE, à son père.

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter, oui ; je vous
Que vous
Je vous
Je vous
Ce
C'

Le

Elle

LE COMTE.

A la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils...

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait :
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique, aussi bien que toi-même.

NANINE.

Je suis donc à votre ordre, à l'amour :
Qui ne peut résister.

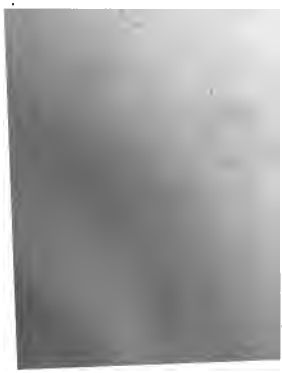
LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit une réc[illegible]ense,
Un à co[illegible]ence!

J.-J. ROUSSEAU.

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMÈDE.



NOTICE SUR J.-J. ROUSSEAU.

Le Devin du village n'est assurément qu'une bagatelle, mais une bagatelle de fort bon goût, qui réunit la naïveté et la grâce.

Cet intermède musical, donné à l'Opéra en 1752, eut une vogue prodigieuse, qui le conduisit, dans la nouveauté, à plus de cent représentations, et ne s'est jamais démentie dans des reprises multipliées. Le charme de ce petit drame lyrique tient sans doute au parfait accord qui existe entre les paroles et le chant; et entre eux l'harmonie est telle, qu'on sent qu'ils ont été conçus ensemble et faits d'un même jet. Une singularité de plus, c'est que cette aimable production soit de l'auteur du *Contrat social*. Ce n'est pas que d'autres philosophes fort graves ne se soient déridés jusqu'à faire un opéra : Thomas fit jouer un *Amphion*, qui est loin de celui de la Motte, et Duclos, les *Caractères de la Folie*, qui ne valent pas une page de sa prose. Rousseau lui seul est descendu avec succès à des amours de village, où il a su mettre de l'agrément et de la douceur, comme il a mis de la chaleur et de la force dans la passion de Julie et de Saint-Preux. C'est que Rousseau était naturellement sensible, et était doué d'une très-vive imagination.

Cet ouvrage, traduit en anglais par M. Burney, a été donné au théâtre de Drury-Lane en 1766, pendant le séjour que J.-J. Rousseau fit en Angleterre.

Le Devin du village fut dédié par Rousseau au philosophe de son temps pour lequel il professait le plus d'estime; voici la courte dédicace qui précède sa pièce :

« A M. Duclos, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie française, et de celle des belles lettres.

« Souffrez, monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, qui sans vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma première et unique dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

« Je suis, de tout mon cœur,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. J. ROUSSEAU. »

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMÈDE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN OCTOBRE 1752.

PERSONNAGES.

COLIN.
COLLETTE.
LE DEVIN.
TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

Le théâtre représente d'un côté la maison du Devin; de l'autre, des arbres et des fontaines; et dans le fond, un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, soupirant, et s'essuyant les yeux de son tablier.

J'ai perdu tout mon bonheur;
J'ai perdu mon serviteur :
Colin me délaisse.

Hélas! il a pu changer!
Je voudrais n'y plus songer :
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur :
Colin me délaisse.

Il m'aimait autrefois, et ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère?
Elle est donc bien charmante! Imprudente bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer, tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse?
Rien ne peut guérir mon amour,
[illegible]istesse.

J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur :
Colin me délaisse...

Je veux le haïr. . je le dois...
Peut-être il m'aime encor... Pourquoi me fuir sans cesse ?
Il me cherchait tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;
Il sait tout : il saura le sort de mon amour :
Je le vois ; et je veux m'éclaircir en ce jour.

SCÈNE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnaie ; puis elle la plie dans un papier, et la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.

COLETTE, d'un air timide.

Perdrai-je Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, gravement.

Je lis dans votre cœur, et j'ai lu dans le sien

COLETTE.

O dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

[illegible]

Colin...

LE DEVIN.

[illegible]

[illegible]

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, tristement.

Et toujours il me fuit!

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!

Mise en riche demoiselle,
Je brillerais tous les jours ;
De rubans et de dentelle
Je chargerais mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur;
J'aim'rais mieux être moins belle,
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins.
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.

L'amour croît, s'il s'inquiète;
Il s'endort, s'il est content :
La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant.

COLETTE.

[illegible] vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

[illegible] Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

[illegible] qu'il me donne.

LE DEVIN.

J'ai tout su de Colin, et ces pauvres enfants
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
Et les rendant heureux, il faut que je confonde
De la dame du lieu les airs et les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'amour et vos leçons m'ont enfin rendu sage ;
Je préfère Colette à des biens superflus.
Je sus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrais-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'est [illegible]

COLIN.

Elle m'ou[illegible]

[illegible]

LE DEVIN, avec emphase.

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurais douter.
Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les dames de cour!

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune et l'amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grâce, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

(Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire et un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes paysannes, qui venaient le consulter, laissent tomber leurs présents, et se sauvent tout effrayées en voyant ses contorsions.)

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'apaiser pourrai-je parvenir?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle et tendre
On a droit de tout obtenir.
(A part.)
Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCÈNE V.

COLIN.

...revoir ma charmante maîtresse.
...châteaux, grandeurs, richesse,
...ne me tente plus.
..., mes vœux assidus,
... l'adore,
...re,
...ns.

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs ;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de seigneurs d'importance
Voudraient bien avoir sa foi !
Malgré toute leur puissance,
Ils sont moins heureux que moi.

SCÈNE VI.

COLIN, COLETTE, *parlé.*

COLIN, *à part.*

Je l'aperçois... Je l'évalde en m'offrant à sa vue...
Saurons-nous... Je la perds si je fuis...

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je suis émue!
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne sais ce j'ai ce suis.

COLETTE.

Trop près, sans y [illegible]

Je ne puis m'[illegible]
(A Colette, d'un[illegible]

Ma Co[illegible]
Je[illegible]

Il[illegible]
Je[illegible]

Mon cœ[illegible]
Venait d'[illegible]
Le Devin l'a[illegible]
Toujours[illegible]

COLETTE.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus constant...

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie,
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos soins sont superflus ;
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie ;
Non, consulte mieux ton cœur :
Toi-même, en m'ôtant la vie,
Tu perdrais tout ton bonheur.

COLETTE.

(A part.) (A Colin.)
Hélas ! Non, vous m'avez trahie,
Vos soins sont superflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait, vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, rappelant Colin, qui s'éloigne lentement.

Colin !

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure,
Pour vous voir un amant nouveau ?

DUO.

COLETTE.

Près de mon Colin j'ai su plaire,
Dans les plaisirs.

COLIN.

Vous à ma bergère,
Tout mes désirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise,
Serait-il un autre bien?
(D'un ton pénétré.)
Ma Colette se dégage!

COLETTE.

Je crains un amant volage.

(Ensemble.)

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oubliera, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chère } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la cour.

COLIN, tendrement.

Ah, Colette!

COLETTE, avec un soupir.

Ah! berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi!

(Colin se jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer a son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle était parée et qu'il reçoit avec transport.)

Mon / Son } cœur et { ma / sa } foi.
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage;
Que l'amour soit notre loi.

A jamais, etc.

SCÈNE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

Je vous ai délivrés d'un cruel maléfice;
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

(Ils offrent chacun un présent au Devin.)

Quel don pourrait jamais payer un tel service!

LE DEVIN, recevant des deux mains.

Je suis assez payé si vous êtes heureux.
Venez, jeunes garçons, venez, aimables filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter;
Venez, galants bergers, venez, beautés gentilles,
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCÈNE VIII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, GARÇONS ET FILLES DU VILLAGE.

CHOEUR.

Colin revient à sa bergère;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux et constant. (On danse)

ROMANCE.

COLIN.

Dans ma cabane obscure
6 soucis nouveaux :

Vent, soleil ou froidure,
Toujours peine et travaux.
Colette, ma bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin, dans sa chaumière,
N'a rien à regretter.
Des champs, de la prairie,
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie,
Je viendrai te revoir :
Du soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

(On danse une pantomime.)

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici :
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.

(Il tire une chanson de sa poche.)

1.

L'art à l'Amour est favorable,
Et sans art l'Amour sait charmer ;
A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN avec le chœur répète le refrain.

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

(Pendant [illegible])

Elle a [illegible]

II.

Ici, de la simple nature
L'Amour suit la naïveté;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

(A la fin de chaque couplet, le chœur répète toujours ce vers :)

C'est un enfant, c'est un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'Amour, selon sa fantaisie,
Ordonne et dispose de nous;
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle,
On perd souvent l'heureux instant;
Souvent un berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

COLETTE.

VI.

A son caprice on est en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs;

COLIN, lui aidant à lire.

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affaiblit par les faveurs.

(Ensemble.)

Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHOEUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

(On danse.)

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante :
Sans cesse il rit, toujours je chante :
C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule et serpente.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!

(On danse.)

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galants, prenez vos chalumeaux.

(Les villageoises répètent ces quatre vers.)

COLETTE.

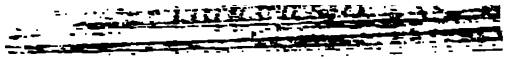
Répétons notre chansonnette,
Et, pour avoir le cœur joyeux
Dansons [illegible]
Mais n'[illegible]
Allons [illegible]

Beauté sans fard,
Plaisir sans art :
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes?
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

FIN DU DEVIN DU VILLAGE



PIECES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME.

MARIVAUX

Le Legs.
Les fausses Confidences.
Le Jeu de l'amour et du hasard.

PIRON.

La Métromanie.

GRESSET.

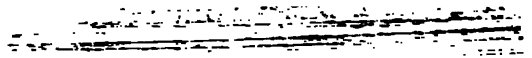
Le Méchant.

VOLTAIRE

Nanine, ou le Préjugé vaincu.

J.-J. ROUSSEAU.

Le Devin du village.



A LA MÊME LIBRAIRIE

CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Beaumarchais. Théâtre. 1 vol. 3 fr.
Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie. 1 vol. 3 fr.
— Études de la nature. 1 vol. 3 fr.
Boileau. Œuvres. 1 vol. 3 fr.
Bossuet. Sermons. 1 vol. 3 fr.
— Oraisons. 1 vol. 3 fr.
— Discours. 1 vol. 3 fr.
Buffon. Époques de la nature. 1 vol. 3 fr.
— Les Animaux. 1 vol. 3 fr.
Châteaubriand. Atala. 1 vol. 3 fr.
— Génie du christianisme. 2 vol. 6 fr.
— Martyrs. 1 vol. 3 fr.
— Natchez. 1 vol. 3 fr.
— Itinéraire de Paris à Jérusalem. 2 vol. 6 fr.
— Mélanges politiques et littéraires. 1 vol. 3 fr.
— Études historiques. 1 vol. 3 fr.
— Analyse raisonnée de l'histoire de France. 1 vol. 3 fr.
Chefs-d'œuvre tragiques. 2 vol. 6 fr.
Chefs-d'œuvre comiques. 8 vol. 24 fr.
Chefs-d'œuvre historiques. 2 vol. 6 fr.
Classiques de la table. 2 vol. 6 fr.
Corneille. Théâtre. 2 vol. 6 fr.
Courier (Paul-Louis). Œuvres. 1 vol. 3 fr.
Cuvier. Discours. 1 vol. 3 fr.
D'Aguesseau. Œuvres choisies. 1 vol. 3 fr.
Delavigne (Casimir). Œuvres complètes. 4 vol. 14 fr.
— Poésies, Messéniennes et œuvres posthumes. 4 fr.
Delille. Œuvres choisies. 1 vol. 3 fr.
Diderot. Œuvres choisies. 2 vol. 6 fr.
Fénelon. Télémaque. 1 vol. 3 fr.
— Éducation des filles. 1 vol. 3 fr.
— Existence de Dieu. 1 vol. 3 fr.
Florian. Fables. 1 vol. 3 fr.
Florian. Don Quichotte. 1 vol. 3 fr.
La Bruyère. Caractères. 1 vol. 3 fr.
La Fontaine. Fables. 1 vol. 3 fr.
La Rochefoucauld. 1 vol. 3 fr.
Le Sage. Gil Blas. 1 vol. 3 fr.
Maistre (Xavier de). Œuvres. 1 vol. 3 fr.
Malherbe. J.-B. Rousseau. Lebrun. 1 vol. 3 fr.
Marmontel. Littérature. 3 vol. 9 fr.
Massillon. Petit Carême. 1 vol. 3 fr.
Maury. Éloquence. 1 vol. 3 fr.
Molière. Théâtre. 2 vol. 6 fr.
Montesquieu. Grandeur. 1 vol. 3 fr.
— Esprit des lois. 1 vol. 3 fr.
Pascal. Provinciales. 1 vol. 3 fr.
— Pensées. 1 vol. 3 fr.
Rabelais. Œuvres. 2 vol. 8 fr.
Racine (Louis). Poème de la Religion. 1 vol. 3 fr.
Racine. Théâtre. 1 vol. 3 fr.
Regnard. Œuvres diverses. 1 vol. 3 fr.
Ronsard. Choix de poésies. 2 vol. 8 fr.
Rousseau. Nouvelle Héloïse. 1 vol. 3 fr.
— Émile. 1 vol. 3 fr.
— Confessions. 1 vol. 3 fr.
— Petits chefs-d'œuvre. 1 vol. 3 fr.
Sévigné. Choix de lettres. 1 vol. 3 fr.
— Lettres complètes. 6 vol. 18 fr.
Staël (de). De l'Allemagne. 1 vol. 3 fr.
— Corinne. 1 vol. 3 fr.
— Delphine. 1 vol. 3 fr.
Voltaire. Commentaires sur Corneille. 1 vol. 3 fr.
— Henriade. 1 vol. 3 fr.
— Théâtre. 1 vol. 3 fr.
— Louis XIV. 1 vol. 3 fr.
— Louis XV. 1 vol. 3 fr.
— Charles XII. 1 vol. 3 fr.
— Contes. 1 vol. 3 fr.
— Romans. 1 vol. 3 fr.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

[redacted]